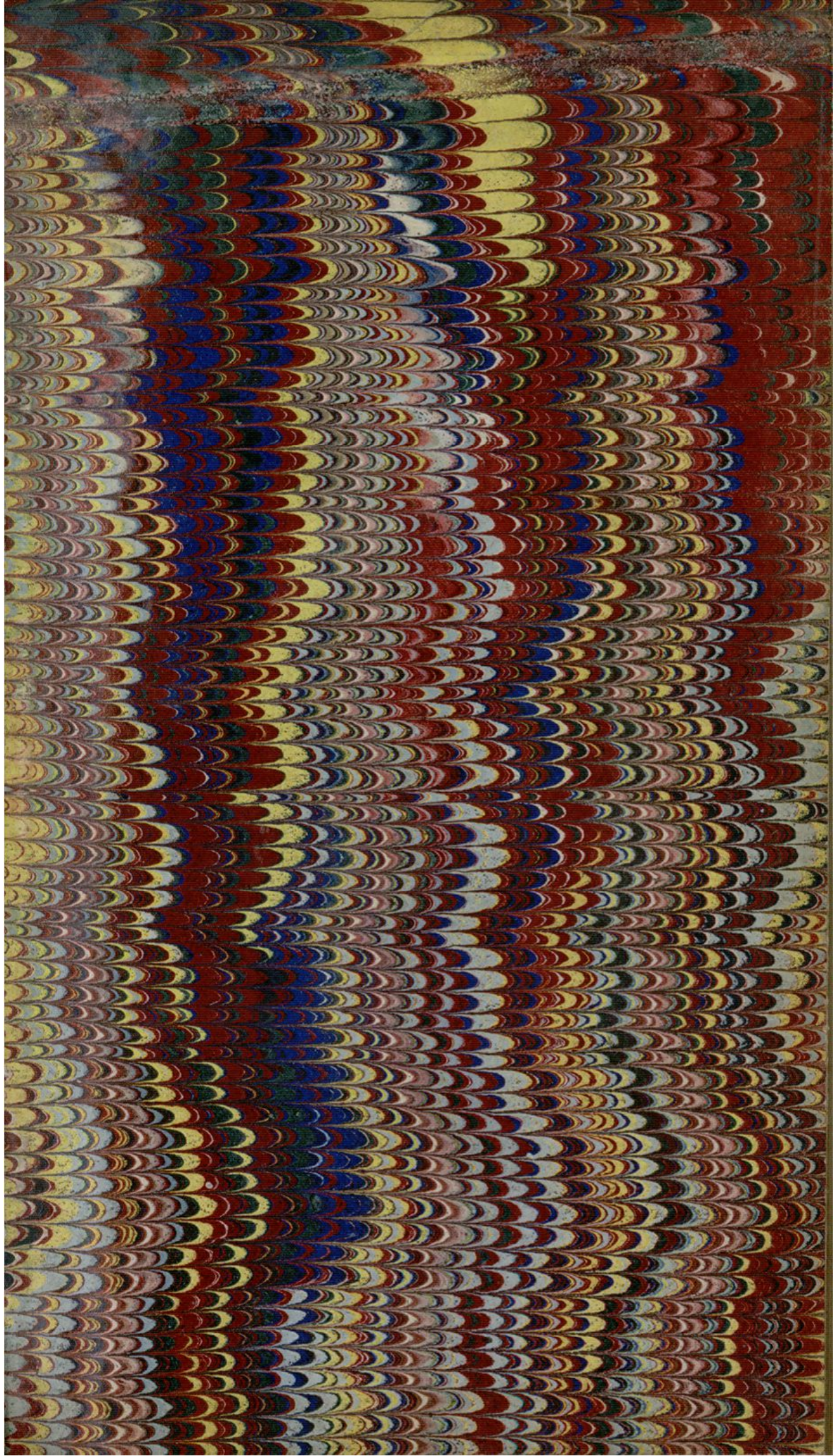
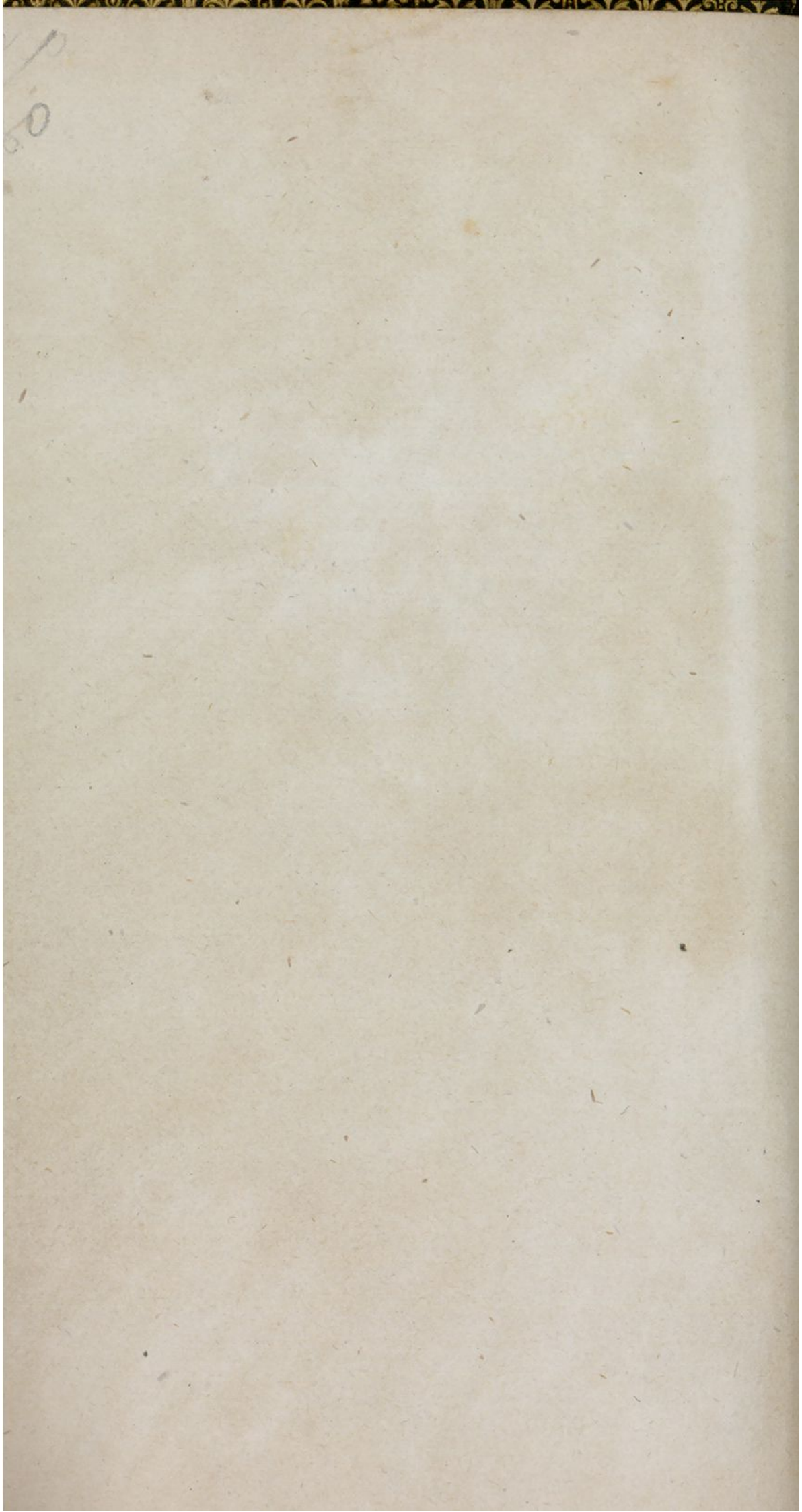












UNIVERSITÉS DE PARIS
BIBLIOTHÈQUE DE LA SORBONNE

13, RUE DE LA SORBONNE - 75257 PARIS CEDEX 05
TEL : 01 40 46 30 27 - FAX : 01 40 46 30 44

Inv.

A/62293

SIGB

Sibil

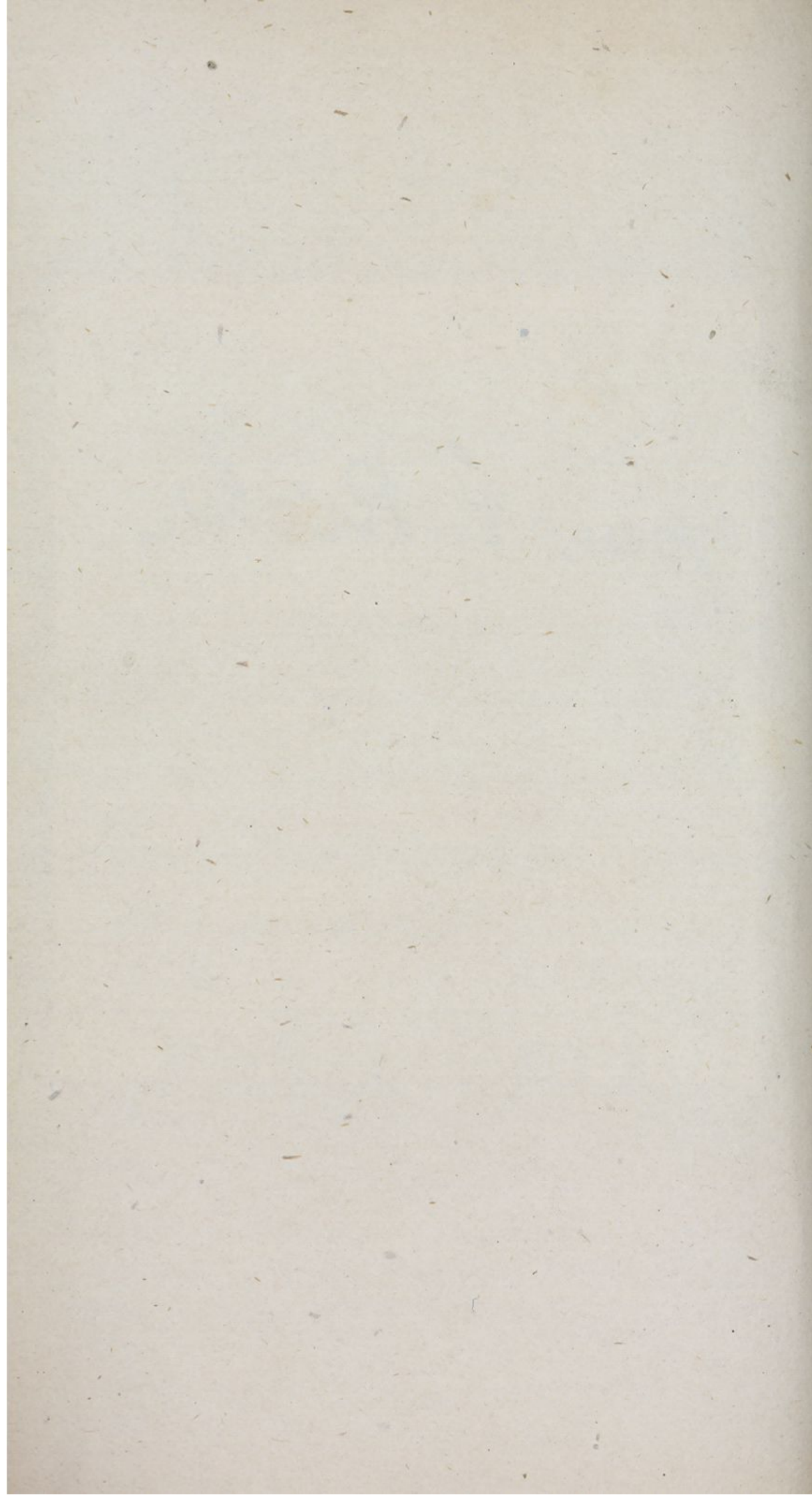
SU

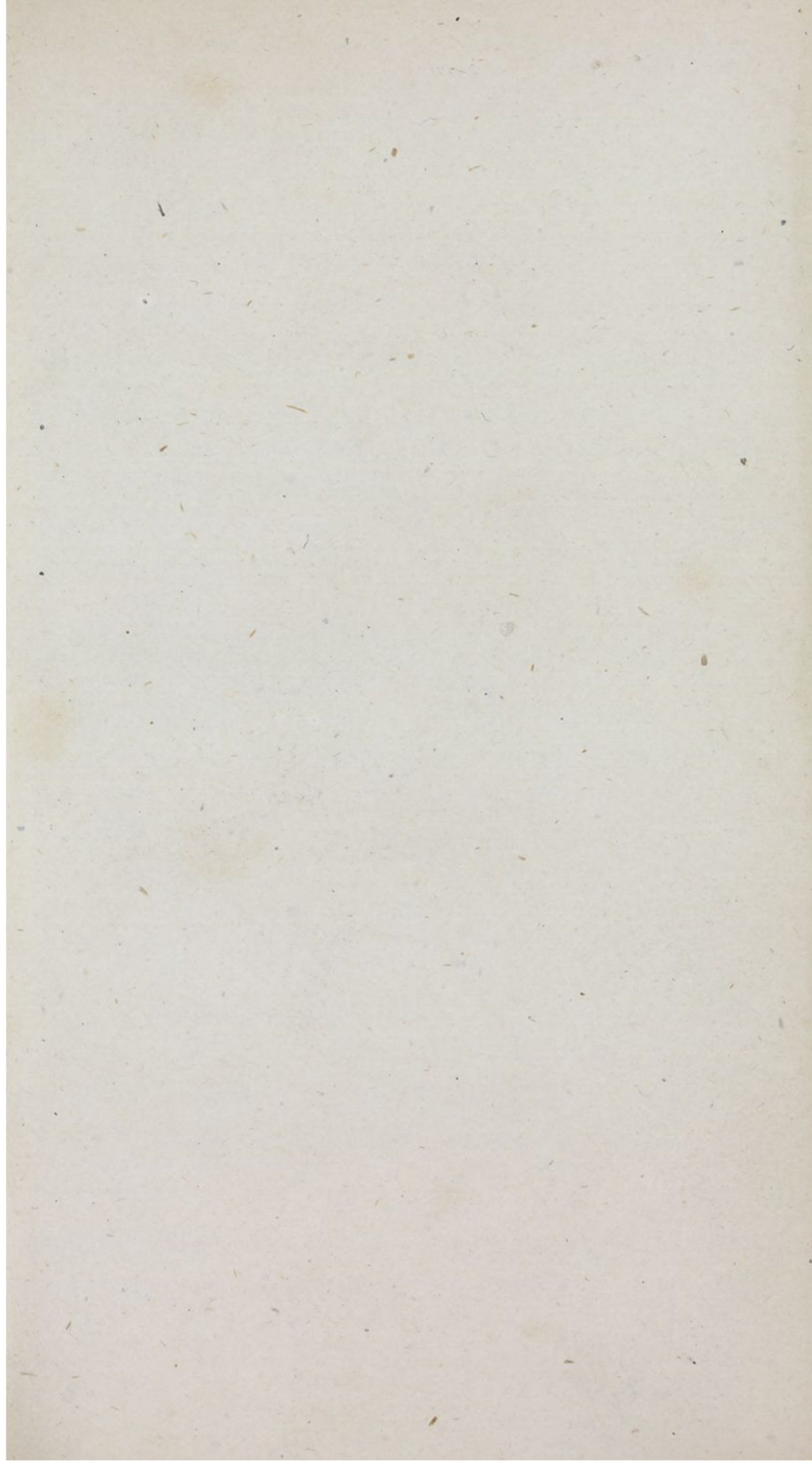
Cote

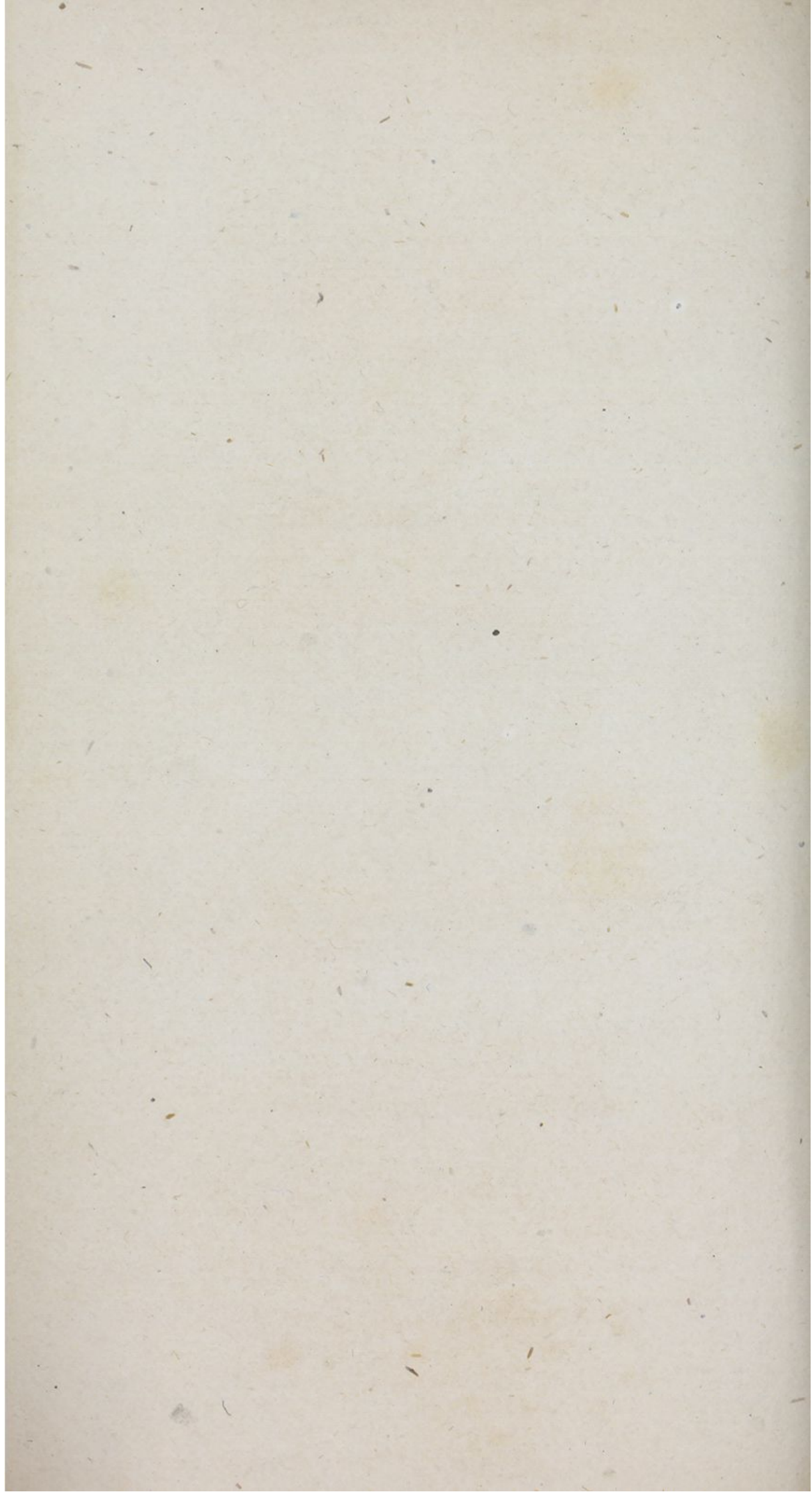
22A 1146 in-12

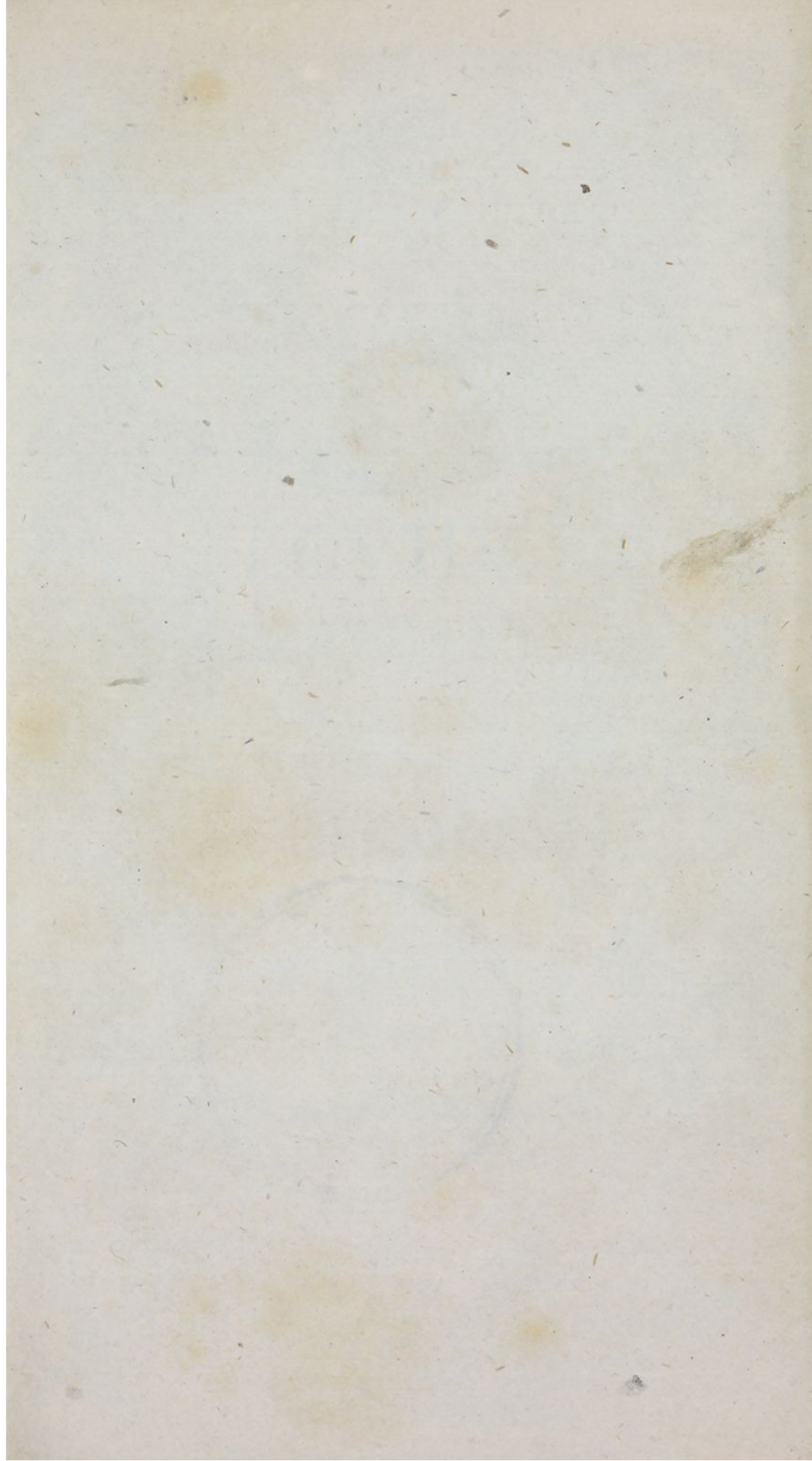
1154271987











R. ra. 1146 (12°)

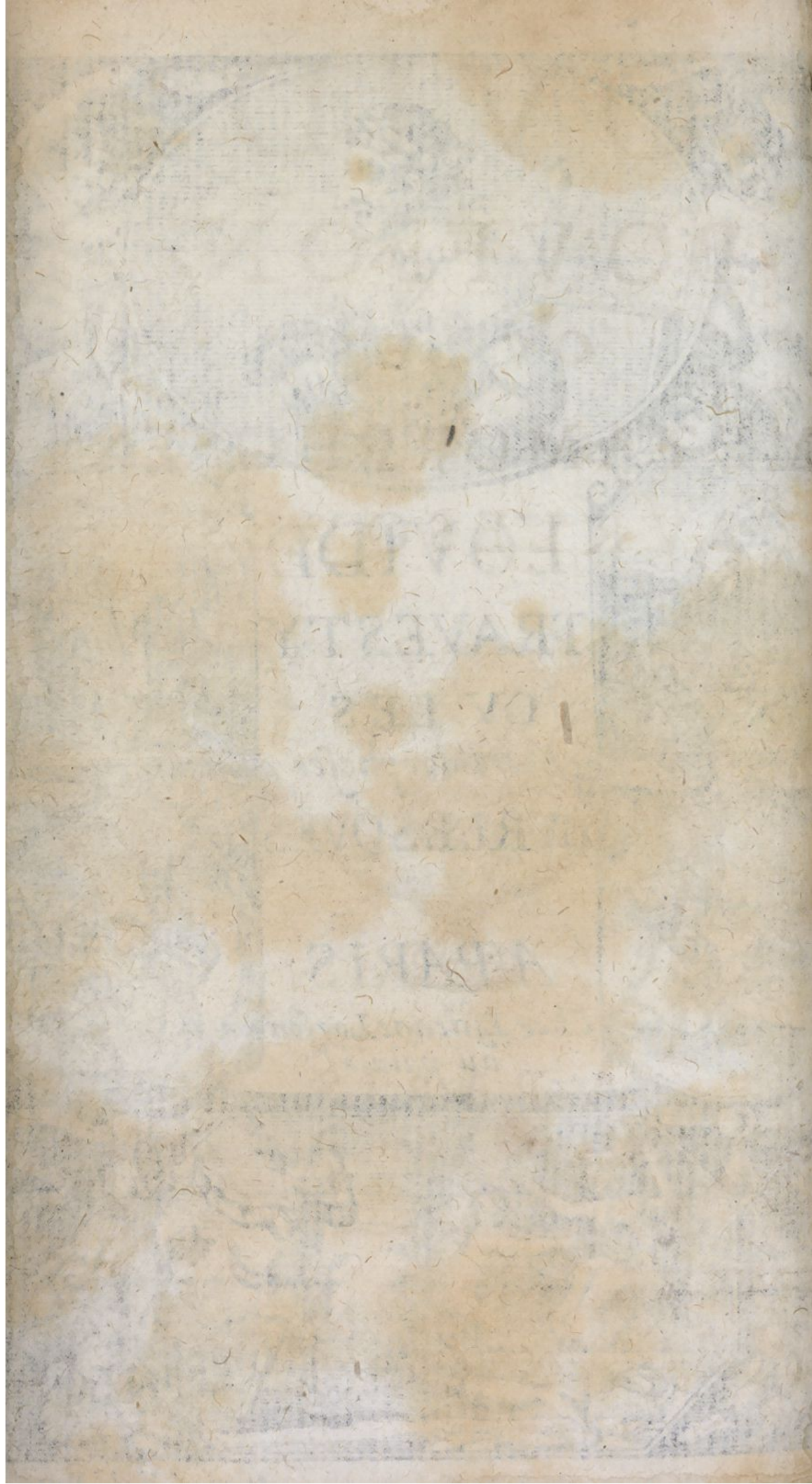




L'OVIDE
TRAVESTY,
OV. LE S
Metamorphoses
BVRLESQVES

A PARIS.
*Chez Estienne Loyson
au palais.*





L' O V I D E
B O V F F O N ,
O V L E S
M E T A M O R P H O S E S
B V R L E S Q V E S .



A P A R I S ,

Chez **ESTIENNE LOYSON** , au Palais,
à l'entrée de la Galerie des Prisonniers,
au Nom de Iesus.

M. DC. LIX.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

ACQUISITIONS

N° 62293

LOWE

ROVER

OVER

ME TAMOR

BYRLES



A PARIS

ESTIENNE
au Nom de l'Etat

M. D. LXX

NEW YORK

1800



A
MONSEIGNEVR
MONSEIGNEVR
LE COMTE
DE SAINT AIGNAN.



MONSEIGNEVR,

Ce n'est qu'avec vne crainte res-
pectueuse que ie vous presente ce
Liure, lors que ie compare la bas-
sesse de son stile & de son sujet avec

EPISTRE.

l'eminence de vos qualitez heroïques ; & i'ay raison d'apprehender que l'on ne m'accuse de defect de iugement dans le choix que i'ay fait de vostre Nom , aussi bien que de celuy de mon Auteur : Mais puis que la coustume autorise mon dessein , & que la liberté de ce genre d'escrire a non seulement le priuilege de trauestir les anciens Auteurs , mais aussi le bonheur de plaire aux meilleurs Esprits de ce temps ; i'ay crû que ie me pouray facilement iustifier de l'un & de l'autre. Pour le regard d'Ouide , ie ne croi pas luy faire tort de traiter en Burlesque vn sujet qui n'a rien de serieux que dans l'esprit de nos Mythologistes , qui mettent toute leur estude à chercher vn sens moral dans les pensées les plus chimeriques de cet Auteur ; & ie tiens qu'il auroit employé ce mesme stile pour debiter ses agreables resveries,

E P I S T R E.

si le Burlesque eust eu le mesme credit à Rome de son temps, qu'il a maintenant à Paris. On ne doit donc pas m'accuser de l'auoir déguisé, puis qu'en metamorphosant ses Metamorphoses, ie n'ay fait simplement que luy retourner son habit tout vsé, pour auoir passé par les mains d'une infinité d'Escoliers. La mesme coustume, MON-SEIGNEVR, me seruira d'excuse en vostre endroit, principalement en ce temps, où les premieres Personnes de l'Estat veulent bien s'abaisser à des diuertissemens populaires, pour témoigner l'amour qu'ils portent à leurs Sujets. Vous les pouuez bien imiter dans ces plaisirs innocens, puis que vous les auez accompagnées dans leurs plus importantes occupations: ie prens assez de part au progrès de nos armes, pour sçauoir qu'elles doiuent à vostre conduite vne partie des

E P I S T R E.

heureux succès de leurs entrepri-
ses: Tout le temps que vous avez
employé dans ces genereux exer-
cices, n'a produit que de merueil-
leuses actions; & sans vous con-
tenter des extraordinaires dépen-
ses que vous avez faites au service
de cette Couronne dans les emplois
illustres où vostre naissance & vos-
tre valeur vous ont élevé, vous
avez si bien payé de vostre Per-
sonne, qu'en travaillant à la gloire
de cet Estat, vous l'avez renduë
inseparable de la vostre. Cette Ge-
nerosité, MONSEIGNEVR,
n'est pas la seule qualité par laquelle
vous vous estes rendu recomman-
dable; & dans les Assemblées des
Officiers Generaux vous avez don-
né vostre voix avec tant de circonf-
pection & de jugement, que l'on
doute si vous avez plus de pru-
dence dans le Conseil, que de har-
dieffe dans l'exécution. On ne me

E P I S T R E.

peut accuser en ce discours d'ignorance ny de flatterie, ayant eu l'honneur d'estre témoin d'une partie de ces veritez, sans auoir celuy d'estre connu de vous; & si ie tasche de publier vostre vertu, ce n'est qu'apres l'auoir long-temps admirée en particulier. Je craindrois toutefois que le recit que i'en fais estant agreable à tout le monde, ne vous fut ennuyeux, si ie n'estois assuré que les ames genereuses se plaisent à voir leurs plus belles actions presentes, afin que cette agreable idée leur serue de modele pour en faire encores de plus éclatantes: c'est ce que nous ne pouuons croire, & que nous osons toutefois esperer de vostre Generosité, à qui les plus nobles dangers doiuent seruir de matiere. Mais cependant que vostre valeur se repose avec vos armes, agréez ce diuertissement que les Lettres vous presentent, puis

EPISTRE.

qu'elles ont trouué de tout temps
vn azile chez vous, qu'elles ren-
contrent rarement auprès des plus
grands Guerriers. Vous m'avez
tellement confirmé cette verité par
la satisfaction que vous avez té-
moignée à la lecture d'une partie
de cet Ouvrage, que ie me suis ha-
zardé de vous l'offrir tout entier,
bien qu'il n'ait aucune autre partie
qui le puisse égaler à ces illustres
productions qui vous ont esté dé-
diées, que l'approbation que vous
en avez fait. Souffrez donc, MON-
SEIGNEUR, si ie ne puis esperer
l'honneur de vostre bien veillance
par vn present de si peu de valeur,
que j'obtienne au moins celuy de
vostre protection, par la qualité
que ie prends,

MONSEIGNEUR,

DE

Vostre tres humble & tres-
obeissant serviteur,

L. RICHER.



L' O V I D E

BOVFFON,

OV LES

METAMORPHOSES

BVRLÉSQUES.

LIVRE PREMIER.



*NE folastre humeur me porte
A raconter de quelle sorte,
Certains las de leur vieille peau
S'ajusterent un corps nouveau
Par un estrange tripotage.
Vous qui fistes ce beau ménage
Marmouzets autresfois sacrez,
Dieux de tant de sots adorez;
Soufflez au cu de ma Nacelle,
Ou que la plus drosse Pucelle*

*Des neuf Sœurs au teint delicat,
 En trinquant le doigt de Muscat,
 Me fasse beguayer & dire
 Contes bourrus & mots pour rire.
 Or commençons à mettre en Vers
 Dès le maillot de l'Vniuers,
 Les choses qui se sont passées,
 L'une à l'autre encadenassées,
 Et venons en nous amusant
 Jusqu'à celles du temps present.*

D V C H A O S.

I.

D*onc auparauant que le Monde
 Fut fait cōme vne Pomme ronde,
 Il estoit plus sot qu'un Oison,
 Et n'auoit rime ny raison:
 Sa forme confuse & grossiere,
 Sotte deuant, sotte derriere,
 Et sotte de chaque costé,
 Sans aucune diuersité,*

Sembloit en sa triste figure
L'excrement de Dame Nature:
Ce brouillamini bigarré
Après l'avoir considéré
Depuis les pieds jusqu'à la teste,
Visité tout, & fait enqueste,
Rendoit le monde aussi sçauant
Qu'il pouvoit estre auparavant.
Phœbus le blond qui nous esclaire,
Estoit au ventre de sa Mere,
L'on n'y voyoit goutte en plein iour
Non plus que l'on fait dans un Four;
Madame sa Sœur tout de mesmes
N'y monstroït point ses cornes blesmes:
La Terre qui s'y tient si bien,
Sans qu'elle s'accotte sur rien
Ne faisoit encor sans balances
Dedans l'Air le pot à deux anses,
Ny la Mer avec ses grands bras,
Pour distinguer cet embarras
N'auoit separé l'Amerique,
D'Asie, d'Europe & d'Affrique,
Mais tout estoit qui ça, qui là,
Tantost cecy, tantost cela:

*Les quatre Elemens pesle mesle,
Embroüillez comme pois en poësle,
S'entre-choquans tous estourdis,
Ne faisoient qu'un salmigondis :
La Chaleur grilloit la Froidure,
Qui pour se vanger de l'injure
Contraignoit le Chaud maintefois
De se souffler au bout des doigts :
Choses dures avec les molles,
Se tapotoient comme des folles,
Et le leger dessus le lourd
Frappoit bien souvent comme un sourd.
Enfin cette inutile masse
Qui faisoit si laide grimasse
Fut dite Cahos, pour cela
Que tout alloit cahin caha.*

*Mais le Moteur de la Nature
Luy fit bien changer de posture ;
Il separa premierement
Element d'avec Element :
Le Feu prit le plus haut estage,
L'Air dont l'humeur est plus volage,
Se mit entre la Terre & luy,
La Terre souffrit sans ennuy.*

B O V F F O N.

De tenir plus bas la Campagne,
 Prenant la Mer pour sa compagne.
 Ainsi leur Procez fut vuide,
 Et leur different accordé,
 Mettant ces pieces querelleuses
 A part comme Brebis galeuses:
 La Terre sans fin ny sans bout,
 Afin d'estre égale par tout,
 Eut au Tour rondement tournée,
 Et de la Mer environnée:
 Sous ce nom de Mer, les Ruisseaux,
 Les Lacs, & toute sortes d'eaux,
 Qui grossissant depuis leur source,
 Vers ses Havres prennent leur course,
 Ou qui vont ioïer, estans las,
 Sous Terre à cache mitoulis,
 Sans distinguer, & tout ensemble
 Seront compris, si bon vous semble.
 Afin que ce Globe n'eust rien
 D'un y comme jambes de Chien,
 On luy fit & beignes & bosses,
 Là des buttes, icy des fosses;
 Icy des Bois, icy des Prez,
 Et là tout ce que vous voudrez.

De plus cinq Zones ou ccintures,
Comme regles de tablatures,
Chamarrent le Firmament,
Pour imiter cet ornement,
Il fallut aussi que la Terre
En fit autant sur son parterres
Desquelles celle du milieu
Est brûlante comme du feu,
Les deux extremes sont glacées,
Et toujours de froid herissées,
Deux autres d'un temperament,
Et moins reuesche & plus charmant,
Meslant chaud & froid tout ensemble,
Sont les meilleures ce me semble.

Au dessus regne Monsieur l'Air,
Tantost couuert, & tantost clair;
C'est luy qui couue les Nuées,
Et qui fait du Ciel les buées.
De là nous sont foudres ruez,
Grondans comme Chiens mau tuez:
Là les Vents bour-soufflent les iouës,
Et nous font cent sortes de mouës:
Ce sont des meschans apres tout,
On n'en sçauroit venir à bout;

Mesmes l'Architecte du Monde
N'empesche pas que dessus l'Onde
Ils ne fassent maints mauuais coups,
Il a beau leur dire, tout doux,
Ces mal-encontreux troubles-festes,
N'en font iamais qu'à leurs testes.
Des principaux un certain Vent
A son quartier vers le Leuant:
Le Ponant appointé contraire,
Comme luy se plaist à mal faire;
La Bize au minois refroidy
Regoule le vent de Midy,
Fait couuer femmes accroupies,
Et des nez tomber les roupies;
Le dernier est un Porteur d'eau
Qui pleure tousiours comme un Veau;
Chacun des quatre à s'entrebatre
Fait bien souuent le diable à quatre.
Nous qui sans cesse en patissons,
Non sans sujet les maudissons.
Ces choses ainsi demeslées,
Estoiles furent dévoilées;
Et les Astres que le Cahos
Entassoit comme des fagos,

*Parurent alors manifestes,
Fichez aux chandeliers celestes:
Le vigilant falot du Jour
Commença lors son premier tour,
Et sa camarade la Lune,
Lanterne aux Filoux importune,
Qui toujours tourne & tournera
Tant que le Monde durera.
Pour accomplir ce bel Ouvrage,
L' Air aux Oiseaux seruit de cage,
La Mer de boutique aux Poissons,
Animaux de toutes façons,
Qui portent cornes pour panaches,
Eurent le beau plancher des Vaches,
Qui leur fournit dequoy disner,
Et de lieu pour se promener.*



C R E A T I O N
de l'Homme.

I I .

VN Animal restoit à naistre,
Qui pour estre de tous le Maistre,
Deuoit auoir plus de raison
Ou qu'un Butor, ou qu'un Oison:
Vous entendez bien que c'est l'homme,
Il fut donc fait; de sçauoir comme,
C'est un secret assez caché;
Mais apres l'auoir bien cherché,
L'on trouue que son origine
Ne peut estre autre que Diuine:
Qu'ainsi ne soit hommes bien nez,
Toujours en haut leuent le nez,
Horsmis quand ils montrent leurs fesses,
Ou qu'ils traouillent à leurs pieces;
Au lieu qu'un gros vilain Cochon
Cherchant, reuerence, un estron,
Tout en grognant baisse la teste,
Pour montrer qu'il n'est qu'une beste,

Cet argument rend conuaincu;
Quelque vieille en gratant son cu,
Dira, jurant par sainte Dame,
Vous ne parlez point de la femme:
Je ne diray rien sur ce poinct,
Puis qu'Ouide n'en parle point,
Quoy qu'il fut d'humeur fort ribaude,
Vn Chat eschaudè craint l'eau chaude:
Il en parla tant d'autres fois,
Qu'il s'en mordit le bout des doigts:
Cette chose est assez notoire;
Mais retournons à nostre histoire.

Cet Homme donc, puis qu'homme y a,
Si bien fit, & multiplia,
Que tant montagne, que vallée,
Tost apres se trouua peuplée
De gens, dont le monde paré
Commença le siecle doré.



L'ÂGE D'OR.

III.

O Le bon temps ! ô le bel âge !
O qu'il faisoit bon en ménage !
Tout alloit à la bonne foy,
Quoy que l'on n'eust ny Loy, ny Roy,
On n'eust pas trompé d'une Obole;
Maletoute, ny monopole,
N'estoient pas encore introduits,
Chicane, ny procez instruits,
Et Juge, & Boureau sans pratique,
N'auoient qu'à fermer leur boutique :
Quelque sot sur fleuve ou sur mer
Se fut hazardé de ramer.
Tel à cent ans (c'est un bel âge)
N'auoit onc sorty du village :
Leur taudis à fesser un Chat,
Bastis de bouë & de crachat,
Ne logeoient iamais de Soudrilles;
Et comme le beau jeu de quilles

N'estoit encor, ces vieux Gaulois,
Sans faire œuvre de leurs dix doigts,
Comme les gueux font d'ordinaire,
Ne s'exerçoient qu'à ne rien faire;
Auoit-on faim, l'on se creuoit;
Auoit on soif, l'on s'abbreuuoit;
Leur pot estoit de l'eau pure,
Dont on faisoit bonne mesure,
Fruits bastards estoient leurs morceaux;
Quelques-uns, comme des Pourceaux,
Soulez de glants, la gueulle ouverte,
Ronfloient sur belle terre verte,
(Car le Printemps, ny chaud, ny froid,
En ce temps-là tousiours duroit;)
Et puis secoüant les oreilles,
Ils alloient bayer aux Corneilles,
Ou gobloient des mousches; Ainsi
C'estois des enfans sans soucy.



L'ÂGE D'ARGENT.

IV.

Mais ce bon temps ne dura guere;
Iupin chassa Mōsieur son Pere,
Et luy fit faire de trauers
Vne capriolle aux Enfers:
Ce fut pour auoir son Office
Qu'il perpetra ce malefice,
Ainsi ce mauuais garnement
Empieta le Gouuernement;
Et fit tant, comme on nous enseigne,
Que l'Age d'Argent eust son regne,
Pue qu'Or, & meilleur qu'Airain;
Puis pour trancher du Souuerain,
Il separa dès son entrée
En quatre parts toute l'Année;
A trois mois fut borné le cours
Du Printemps qui duroit toujours;
Ainsi l'Esté, l'Automne en suite,
Que le rude Hyuer met en fuite,

Eurent pour semestre tous trois
Chacun leur quartier de trois mois.

Pour se garantir de l'injure
Du grand chaud, & de la froidure,
Ou de honte d'aller tout nu,
Chacun voulut couvrir son cu;
Et fit cabane à sa maniere,
Vn chacun à sa chacuniere:
Et comme on n'estoit plus si sot,
On voulut voir bouillir le pot,
Et sçauoir la rente assurée
D'une terre bien labourée:
Ainsi l'on viuoit en douceur
Chacun de son petit labeur:
Encore passe pour cet âge,
Qui ne dura pas dauantage
Qu'auoit fait Monsieur son aîsné.

DE L'ÂGE D'AIRAIN.

SON successeur plus raffiné,
D'Airain, de Latton, ou de Cuiure,
Changea bien la façon de viure:

*Les esprits devindrent moins doux,
On commença d'estre jaloux,
Quand on voyoit baiser sa femme,
Et d'estimer un homme infame
Qui le souffrit sans dire mot,
Et depuis on l'appella sot.*

*Déjà dans la moindre querelle
On s'escrime de quelque pelle,
Ou de quelque baston pointu
Que l'on se fiche dans le cu,
Marque d'une future emplastre;
Enfin l'on se bat comme plastre.
Ce Siecle pourtant si mal fait
N'estoit pas meschant tout à fait,
Quoy quil fut assez miserable:*

DE L'ÂGE DE FER.

MAIS il en vint un detestable,
Forgé d'un diable de metal
Autant en gros comme en détail:
Ce n'estoit que de la ferraille,
Qui ne valloit chose qui vaille.

Lors, plus qu'il n'auoit fait pieça,
Le vice au monde se glissa:
Au lieu qu'à trente ans gens bien sages
Auoient encor leurs pucelages;
Ceux-cy pensans faire vn bon tour,
Effrontez en Pages de Cour,
Et resolus comme Bartole,
A quinze ans gaignoient la verolle:
Si ce mot vous rend interdits,
C'est la petite que ie dis.

Par tout regnoit la tricherie,
La finesse & la tromperie,
Chacun pour jouier au plus fin
Taschoit de duper son voisin,
Donnant vessies pour lanternes,
Cocsignuës pour baliuernes,
Pour Canard, Canard à moitié,
Tellemen que c'estoit pitié:
Mais ces raffinez prenans garde
Qu'on en alloit à la moutarde,
Et ne pouuant faire à la fin
Doublure de fin contre fin,
Ils chargerent de bagatelles
Deux ou trois meschantes nasselles,

Et

Et se mirent à nauiger
Pour aller tromper l'Estranger,
Troquans Siflets contre des Perles,
Et pour des Perroquets des Merles.

De plus, es païs habitez
On fortifia les Citez
De Bastions, & Demy-lunes;
Terres ne furent plus communes,
Et l'on les tailla par morceaux,
Comme on fait aux Rois les gasteaux,
Où pour éviter les écornes,
On planta de certaines bornes.

Mais non content que les guerets
Jaunissent des fruits de Cerès,
On sarfoüilla dedans la terre,
Et tous les metaux qu'elle enferme,
Parmy ses entrailles cachez,
Furent produits pour nos pechez:
Dès lors le Fer cause du trouble,
Et l'Or plus dangereux au double,
Commençans à jouer leur jeu,
Aux estoupes mirent le feu:
Tout de bon l'on se fit la guerre,
Où maint donna du nez en terre,

Malheureusement enfermé,
En donnant quelque coup fourré;
Aussi fit Madame Chicane
Sa guerre avec plumes de Canne,
Et sa couple de faux témoins,
Aussi dangereuse du moins:
Pour les biens l'on se porte envie
Jusqu'à s'entr'arracher la vie,
Et n'est crime meschant & noir,
Qu'on n'invente pour en avoir:
L'Hostelier pour avoir la malle
Egorge son Hoste, & le salle;
Parens de parens enuieux
S'entremangent le blanc des yeux;
Le beau-pere frotte son gendre,
Qui le voudroit avoir veu pendre;
Les freres toujours en débats,
S'accordent comme chiens & chats;
Le fils au pere fait la guerre,
Et le veut voir cent pieds sous terre;
La marastre use d'Achonit
Pour les enfans du premier lit,
Leur donnant ce breuvage infame
Qui purge le corps de son ame:

*Bref tout est sans dessus dessous.
Dame Astrée éuitant les coups,
Voyant que tout estoit en guerre,
Fait gille au Ciel, & fuit la Terre,
Mais sans son Hoste elle conta,
Car jusqu'au Ciel on l'incarta.
En voicy ce qu'on nous assure,
Extrait du Journal de Mercure.*

D V COMBAT des Geans.

V.

DE certains grands diables de corps
Comme Turcs robustes & forts,
Qui talons bas & testes nuës
Atteignoient jusques dans les nuës,
Offensez de ie ne sçay quoy,
Sans dire pour qui, ny pourquoy,
Voulurent, conduits d'Encelade,
Prendre le Ciel par escalade.
Ce chef plus vaillant qu'un Gascon,
Sur Belleville & Montfaucon,

*Planta la Butte de Montmartre
Avec la Montagne du Tartre :
De là ces Ribaux se guindans,
Prirent la Lune avec les dents;
Cette sentinelle perdue,
Et la Contrescarpe rompue,
Ils se font maistres des fauxbourgs :
Janus appella du secours,
Mais les Dieux estoient des pagnottes,
Qui craignoient d'y laisser les bottes :
Iupin seul témoigna du cœur,
Et leur dit, n'ayez point de peur,
Pourueu que quelqu'un me seconde,
Nous en dépescherons le Monde :
Il le dit, & l'effectua ;
Encelade & Gargantua
Furent du premier coup de foudre
Brayes au haut, réduits en poudre ;
Les autres furent renuersez,
Et sous les Monts bouleuersez
Escachez plats comme punaises
Qui se nichent dans les mortaises,
Et virent leur travail en vain
S'en aller en eau de boudin.*

*La Terre, leur dolente Mere,
Pleine de rage & de colere,
De voir ses enfans par quartiers
Morts la plaspert sans heritiers,
Dit aux Dieux, vous faites des vostres,
Mais par dépit i'en feray d'autres:
Leur sang couloit encor tout chaut,
Elle le mit sur un réchaut,
Et l'animant ie ne sçay comme
Elle en fit gens à face d'homme,
Mais carnassiers comme des chiens,
Tous grans pendars, & grans vauriens,
Plus que leurs Peres detestables,
Qui ne craignoient ny Dieux ny Diables:
Ce qui fit quasi bigotter
Le Capitaine Iupiter.*



LE CONSEIL DES
Dieux, & la metamor-
phose de Lycaon
en Loup.

V I.

*S*UR tout quād luy vient en memoire
De Lycaon la fraische histoire,
Et de ses festins odieux
Qu'il auoit veu de ses deux yeux;
Son gros cœur pour se satisfaire,
Se boude, & se met en colere:
Il fait assembler ses Estats,
Troupepe de Dieux venus à tas,
La moustache bien ajustée
Trotte par la place lactée
Qui conduit à la pierre au lait:
C'est un quartier qui n'est pas laid.
Aux deux costez de cette rue
On voit mainte belle auenuë
De Palais qui sont à l'écart,
Où chaque Dieu fait pot à part.

Là l'on voit rouler le carosse :
Icy quelqu'un sur une rosse
Caracolle comme un perdu,
L'autre en chaise tout étendu,
Se fait porter comme en litiere
Par des Mulets de soucarriers;
Et le reste faute de bien,
Marche à pied monté dessus rien.
Tous les Dieux en cette ordonnance
Entrent, faisant la reuerence,
Dedans la Salle du Palais,
Où d'ordinaire on tient les plaids :
Là maint Huissier de sa baguette
Empesche que l'on ne caquette.
Iupiter arrive à grands pas,
Se niche dans sa chaire à bras ;
Puis leur dit en branlant la teste,
Qui fit tout trembler jusqu'au faiste,
Pour montrer qu'il estoit fasché.

Ma foy, ie suis bien empesché
Pour ce maistre coquin de Monde,
En qui toute malice abonde ;
Ie le dis entre vous & moy,
I'eus des Geans un peu d'effroy ;

Mais nonobstant leurs mines fieres,
Nous leur taillâmes des croupieres,
Quand ie fis mon foudre tonner:
Il ne s'en faut pas étonner,
Nous n'avons qu'un nôbre à combattre,
Maintenant il faut tout abatre,
Et sans en épargner aucun,
Frapper sur Messire chacun:
Par le Stix, Dieu me le pardonne,
Je ne veux épargner personne,
Il faut que les plus innocens
Pâtissent pour les plus meschans,
Et pour extirper la gangrene,
Retrancher la chair la plus saine:
Hé quoy, nos compagnons Siluains,
Faunes, Satyres, & Bouquins,
Tous apprentis Dieux, qui pour l'heure
N'ont que la Terre pour demeure,
Jusqu'à certain temps limité,
Pourroient-ils estre en seureté,
Et conseruer leurs gentes femmes
Parmy tant de mondains infames:
Puis que depuis n'aguères un Roy
M'a voulu faire piece, à moy,

*C'est Lycaon, ie vous le nomme :
Il faut le pendre, ce dit Mome,
Je connois bien le Pelerin,
C'est un terrible Goulfarin :
Mars est d'aduis que l'on l'égorge ;
Iuppin dit, laissez faire à George,
Et vous verrez ioüer beau jeu.*

*Comme marmots au coin du feu
Attendent la fin avec joye
D'un conte de ma mere l'Oye
Qu'estale vne vieille sans-dent ;
Au recit de cet accident
Les Dieux brulant d'impatience,
Presterent le mesme silence,
Quand Iupiter eut dit paix là,
Puis de la sorte il leur parla :
Vous voulez que ie le punisse,
Mais i'en ay déjà fait iustice :
Escoutez, & vous sçaurez tout,
Et de grace, amen jusqu'au bout.*

*On me rompoit toujours la teste
Que le monde faisoit la beste,
Sur tout Lycaon le mauuais
Faisoit bien parler de ses faits.*

Pour l'éprouver, ie me déguise
D'un gros habit doublé de frise,
Et ie fais porter mon manteau
Par Mercure mon maquereau,
Qui faisoit aussi ma dépense:
Puis tous deux à beau pié sans lance,
Sur la Iument des Cordeliers,
Nous visitâmes les quartiers
Que ie soupçonnois de malice;
Ie ne vis par tout qu'injustice,
Et ie connus la verité
De ce qu'on m'en auoit conté:
Que voulez-vous que ie vous die?
Enfin i'arriue en Arcadie,
Bien lis & crotté, sur le soir,
Où le Roy faisoit son manoir:
On connut bien à mon allure
Que i'auois d'un Dieu l'encoulure.
Pour ce cloches on brinbala,
Et tout le peuple s'assembla
Bien deuotement dans l'Eglise.
Le drolle en se moquant méprise
Le zele de ces bonnes gens,
Et dit tout bas entre ses dents,

Ce sont des Dieux, hé patience,
Nous en verrons l'expérience.
Sur ce point il fait égorger
Un pauvre diable d'étranger,
Que les Molosses dans la Cage
Auoient enuoyé pour ostage,
Pretendant apres le repas
De nous faire passer le pas:
On le charpente, on le dépece,
Et l'on le taille piece à piece,
Ils en fricassent les boyaux,
Les longes & les aloyaux
Tout chaudement sont mis en broche;
Puis scachant que i'estois tout proche,
Ce faux Glouton pour m'attraper
Me conuie à venir souper:
I'y vins, mais ce fut bien le diable,
Quand dans un plat ie vis le rable,
Et le bout seigneux d'un Chrestien;
Ie jure foy de Dieu de bien,
Qu'à ce pitoyable spectacle
Ie pensay faire un beau miracle,
En me laissant tomber d'effroy,
Table, pots, & plats dessus moy:

*Mercure empesche ce bissestre,
Disant, bon vin, soustiens ton maistre:
Lors à certain signal donné,
Pour griller ce diable incarné,
Il met le feu dans la pailleasse,
Le compagnon sort de sa place,
Et fait gille, en voulant gueuler
Au feu, mais il ne fit qu'heurler:
Sa maudite gueule enragée,
En celle d'un Loup fut changée
Son habit gris, & son manteau,
En firent le poil & la peau:
Ainsi tout au trauers des flambes
Courant la queue entre les jambes,
Il cherche à faire quelque coup
Pour apprentissage de Loup,
Et va toujours la gueule bée,
Tant qu'il ait trouué sa curée.
N'en parlons plus, il a son fait,
Mais ie ne suis pas satisfait,
Il faut, il faut que tout périsse;
Et pour expier la malice,
Puis que le mal regne par tout,
Je veux pousser le Monde à bout.*

Ce discours tous les Dieux étonne,
Et n'est celuy qui ne marmonne,
Depuis les petits jusqu'aux grands,
Mais les aduis sont diferens:
Les flateurs dont la Cour abonde,
Disent pis que pendre du monde,
Et tâchent encor d'exciter
L'ire du fougneux Iupiter:
Mais une des plus sages testes
Leur dit, Vous n'estes que des bestes,
Tout cela passe vostre esprit;
Ma Grand-mere autrefois m'apprit
Qu'à mal enfourner d'ordinaire
Les pains cornus on souloit faire;
Moy mesme i'y pers mon Latin,
Ce n'est ny Thibaut ny Martin
Contre qui nous auons affaire,
C'est un Monde qu'on veut défaire
Qui nous a tant cousté d'argent:
Il faut estre plus obligeant,
Et leur faire une reprimande,
Mal vit, dit-on, qui ne s'amande,
Peut-estre ils seront dans mil ans
Meilleurs, pareils, ou plus meschans:

Concluant ainsi sa requeste,
Chacun fit signe de la teste,
Qu'il auoit tres-bien opiné;
Mais Iupin comme vn forcené
Met en jeu la rouë & la corde,
Et l' Arrest sans misericorde
En est baclé, raclé, conclu,
Ainsi qu'il auoit resolu.

La perte du Monde jurée
Fut des moins sensibles pleurée,
Et les Déeses & les Dieux,
S'entre-disoient, chians des yeux,
Doncques la Terre toute entiere
Ne sera plus qu'un cimetiere,
Et tous ses pauvres habitans,
Chrestiens, Iuifs, & Mahometans,
Vont subir vne mesme peine;
Passe encor pour vne douzaine,
Ou pour faire le conte ron,
Au pis aller vn quarteron;
Mais tout, n'est-ce pas vne honte?
Y trouuerons nous nostre compte?
Aucun ne nous reclamera,
Tout le monde nous maudira,

Et parmy des cris effroyables
On donnera les Dieux aux Diables :
D'autres disoient croisans les bras,
Ho! qu'il en sera bien plus gras,
Quand la Terre ainsi desertée
Sera seulement habitée
Par des malencontreux Hiboux,
Moines bourrus & Loup garoux :
S'il faut que le monde perisse,
Adieu chandelle & sacrifice,
Nous en serons trétous exclus,
Comme un Saint qu'on ne chome plus.
Sur ces bruits d'une veüe agarde
Monsieur Iupiter les regarde,
Et pour leur donner leur paquet,
Leur cria, Trêve de caquet,
C'est mon fait, & non pas le vostre;
N'en pourray je pas faire un autre,
Puis que j'ay bien fait le premier?
Ay-je desapris mon métier?
Que ce soucy plus ne vous trouble,
Gens plus deuotieux au double
Succederont à ces peruers,
Qui repeupleront l'Vniuers.

Où le vice ne pourra mordre,
Enfin i'y donneray bon ordre.
Là dessus comme un Fierabras
Il dit en retroussant ses bras,
C'est icy qu'il en faut decoudre,
Cà que chacun prenne son foudre.
Quelque sot, repart un matois,
Si vous voulez brûler vos doigts,
A vous permis ; mais ie vous prie
Ne vous mettez pas en furie,
Si vous n'entendez ma raison,
Vous passerez pour un Oison :
Vous voulez donc reduire en flammes
Filles, Garçons, Hommes, & Femmes,
Mais dans ce grand embrasement
Où fourrer tout le Firmament ?
Cette flame y pourroit atteindre,
Et n'ayant point d'eau pour l'éteindre,
Nous pourrions bien estre grillez ;
Dieu sçait si nous serions raillez,
Estans pris par un stratageme
Que nous aurions forgé nous-mesme.
Quand il eut ainsi deuise,
Iupin dit, c'est bien auiisé :

*Mesme, si i'ay bonne memoire,
Il est écrit dans le Grimoire,
Et les pancartes du Destin,
Que tost ou tard, un beau matin,
Le feu doit faire un grand esclandre,
Où tout sera reduit en cendre.
Inuentons un moyen nouveau,
Laissons là le Feu, prenons l'Eau,
Et faisons en sorte que l'Onde
Fasse un estang de tout le Monde.*

LE DELUGE.

VII.

POUR executer cet Arrest
Mercure se trouua tout prest,
Et tous les Vents dont les bouffées
Chassent & sechent les nuées,
Furent par luy pris au collet,
Et serrez dans le Chastelet,
Ou si vous voulez dans la geole
Des prisons de Messire Eole:

Notus seul, vn des plus meschans
Pour la pluye, eut la clef des champs,
De broüillars sa face est broüillée,
Ses aisles en Poule mouillée,
Et la barbe de son menton
En lauere de Marmiton.
De son corps l'eau pisse sans cesse,
Il mit donc vne nuë en presse,
Et des poings la serrant si fort,
Qu'il en peta du grand effort,
Il en fit sortir la matiere
Comme quand on rend vn clistere,
Cela fit tant de bruit en l'air,
Qu'on ne s'entendoit pas parler:
Au bruit succeda la guilée
Qui combla campagne & vallée,
C'est à dire qu'il plût à seaux
Iusques à percer les manteaux:
La belle Iris bariolée,
Et riolée & piolée,
Comme la chandelle des Rois,
Attirant à diuerses fois
Les eaux par les vapeurs conqûës,
Les reuersoit dedans les nuës,

*Enfin elle fit son deuoir
Pour faire noblement pleuuoir.*

*Les Laboureurs courans grande erre,
Dirent d'abord, bon pour la Terre;
Mais quand ils virent persister,
Chacun d'eux se mit à pester,
Chacun d'eux se mit en priere,
Puis chacun d'eux se mit à braire :
Cet orage fit la moisson
D'une pitoyable façon :
Mais ce ne fut là que des roses,
Et l'eau gasta bien d'autres choses.*

*Iupin qui ne voit que trop clair,
Que les cataractes de l'Air
Pourroient bien tost estre épuisées,
Et que leurs eaux estant usées,
Il en auroit le démenty,
Tascha de joindre à son party
Celles de son cadet Neptune :
Cettuy cy de bonne fortune
Auoit ce iour mesme inuité
Jusqu'à la moindre Deité
Qui préside aux Eaux de la Terre :
Il leur dit en trinquant du verre,*

*Il ne faut point tant de discours,
C'est que i'ay promis du secours
A Jupiter Monsieur mon Frere,
Qui veut du Monde se defaire;
En cela i'ay besoin de vous,
Pissez roide par tous vos trous,
Laschez vos sources & fontaines,
Et vous degorgez dans les plaines;
Je ne demande que cela;
Promettez le moy, touchez là.
Tous en iurant luy protesterent,
Et dignement s'en acquiterent,
Courans echappez par les champs,
Gastans, abbatans, arrachans,
Par leurs secousses violentes,
Les moulins, les bois, & les plantes.*

*Neptune encor plus impudent
Donna trente coups de trident
A la Terre à tort & sans cause,
Et menagea si bien la chose,
Que par ces grands vilains pertuis
L'eau passa comme par un huis:
Voila ce qui fait le ravage,
Les flots ayans trouué passage,*

Faisans les diables déchainéz,
Roulent pesle-mesle entraînez,
Temples, chasteaux, hommes, & bestes,
Et dansent sur les plus hauts faistes
Des dunes, des monts, des rochers,
Des murs, des tours, & des clochers.

Ià la Terre à la Mer ressemble,
Dans le broüillis qui les assemble,
Tout est mer, & la mer est tout,
Sans bord, sans limite, & sans bout.
Pour s'exempter de la ruine,
Icy l'un\gagne la colline.
L'autre en batteau rame à l'endroit
Où n'aguères il labouroit;
Sur un arbre l'un prend un Cancre,
L'autre dans un pré mouille l'ancre;
L'un par une vague abbatu,
Se fiche un clocher dans le cu;
Oiseaux & Poissons pesle-mesle
Sont nichez sur la tour de Nesle;
Les Vaisseaux des Vents balottez,
Piroüettent sur les Citez;
Mainte beste grosse & vilaine
Que l'on appelle une Balaine,

Dans vne Vigne par ressorts
Va roulant son grand chien de corps :
Les Nereides ébobies
De voir des Villes sont ravies,
Se parent de leurs beaux atours,
Donnent le Bal, & vont au Cours :
Les Tritons ravis tout de mesme
Rompent à ce iour leur Carefme,
Et quittent molaë & harangs
Pour les Perdrix & Cormorans :
L'eau toute pleine de guenilles
Semble vn pasté de beatilles :
L'on voit tout ensemble nager
L'Agneau, le Loup, & le Berger,
Qui sans volonté de se mordre,
Trouuent la paix dans ce desordre ;
Les Lions, les Tigres, les Ours,
Sont entraisnez d'un mesme cours ;
Du Sanglier les crocs inutiles,
Ny du Cerf les quilles agiles,
Ne seruent pas d'un trou de chou,
Ils boient tout leur chien de fou :
Mesme la volage Hyrondelle
Ayant long-temps à tire d'aile

*Cherché quelque lieu de repos,
Va barboter dedans les flos;
Bref l'insatiable Nerée
Auale & fait galimafrée
De tous les malheureux humains,
Et rien n'échappe de ses mains.
Si quelqu'un gagnant la guerite
Euite de l'eau la poursuite,
Il se voit contraint d'enrager,
Pour trop boire, & ne point manger:
La mort est l'unique refuge,
Après tout cela le Deluge,
Enfin rien ne parest sur l'eau
Qu'un pauvre malheureux batteau.*

LA REPARATION des Hommes par le jet des pierres.

ENTRE la Beoce & l'Attique,
Selon le Plan georafique,
La Phocide est la region
Qui fait leur separation,

*Autrefois terre riche & grasse,
Mais alors vne belle place
Dont le champ estoit au niveau,
Où l'on n'auoit pas faite d'eau.
Parnasse, la belle montagne,
S'eleue dans cette campagne,
Si haut, que son double sommet
Se fait de la nuë vn bonnet.
Là Deucalion & sa femme,
Le bon homme & la bonne Dame,
Ayans accroché leur batteau
(Car le reste estoit auau l'eau)
Bien humblement se prosternerent,
Et les mains jointes adorèrent,
D'un sac mouillé voilans leur front,
Les Muses & Dieux de ce Mont.
Thémis qui ne crachoit qu'Oracles,
Et qui faisoit mille miracles,
En ce temps-là tournoit le sas
Lors que l'on alloit au pourchas
De quelque chose dérobée,
Elle fut par eux adorée
Auec grande deuotion;
Le bon Prince Deucalion*

Auoit

*Auoit encor l'ame si blanche,
Qu'il se mouchoit dessus la manche;
Et pour estre femme de bien,
Dame Pyrra n'en cedoit rien
A la Déesse la plus sage;
C'estoit un beau petit ménage:
Aussi Iupiter les garda,
Et d'un œil pitieux regarda
Le triste débris des tempestes;
Et voyant que de tant de testes
Il n'en estoit resté que deux,
Sa reuerence eut pitié d'eux.*

*Il mit Aquilon hors de cage,
Qui donnant la chasse au nuage,
Fit tant que la Terre & les Cieux
S'entrelorgnerent des deux yeux.
A son exemple aussi Neptune
Mettant bas colere & rancune,
Coulant son trident sur les flots,
En marmotant de certains mots
Soit par menace, ou par priere,
Rendit la Mer un peu moins fiere.
Il appella le gros Triton,
Aussi joufflu qu'un Marmiton,*

Qui vint en fretillant la queue,
Et retroussant sa barbe bleue,
Couvert d'un manteau des plus fins
D'écarlate des Gobelins:

Il luy fit prendre sa trompette,
Et corner si fort la retraite,
Que l'onde eut à se retirer
Sans pretendre d'en ignorer.

La trompette que ce Dieu porte
Est quasi de la mesme sorte
Que celle du gros Jean Giffart,
Ou du Vacher de Vaugirard:

Cela luy fait enfler les jouës,
Faire cent différentes mouës,
Tourner & contourner le corps;
Bref dans ces penibles efforts
Il a la trogne aussi bouffie,
Que quand, pour avoir la vessie,
Un enfant par un chabumeau
Souffle au cul de quelque pourceau.
Tout aussi tost qu'avec fanfare
Il eut fait tarare, tarare,
Ce bruit redoublé des échos
Se fit entendre à tous les flos;

Tous les fleuves & les rivières,
A ce signal dans leurs tannières
Retournerent en bel arroy
Par débauche chacun chez soy.
Déjà la Mer montre ses havres
Farcis d'un nombre de cadavres;
Les Plaines semblent s'abaisser,
Les Monts sur leurs pieds se hausser,
Et vouloir atteindre la nuë;
La Terre croist, l'Eau diminuë;
Les arbres souillez de limon
Tiennent encor quelque Saumon,
Qui s'empestrant dans les branchages,
Leur est demeuré pour les gages;
Enfin c'est un Monde nouveau,
Qui semble estre enfanté de l'Eau.

A voir les choses ainsi nuës,
Pyrra semble tomber des nuës,
Son homme au lieu de l'asseurer,
Comme un Veau se met à pleurer,
En luy disant, hélas! mamie,
Que ie chéris plus que ma vie,
Par le lien de parenté
Qui nous a si bien garoté,

Et par celuy du mariage
Qui t'a fait dans nostre ménage
Prendre des maux ta bonne part,
Et courir le mesme hazard;
Aussi tu sçais ie suis vn homme,
Qui n'ayant par fois qu'une pomme,
Pour monrr ma grande amitié,
T'en a fait part de la moitié.
De tant d'hommes, de tant de femmes,
De grands Seigneurs, de grâdes Dames,
De Marchandes, & de Bourgeois,
D'Artisans, & de Villageois,
Qui n'aguères peuploient le monde,
Maintenant submergez de l'onde,
Nous ne sommes restez que deux,
Toy cathareuse, & moy gouteux;
Et si, ma foy, ie pers courage
Dès que i'entens gronder l'orage,
Car on dit qu'il n'est pas trop bien
Sauuë, qui traisne son lien,
Et i' aime vn fou qui s'y fie:
Cette nuë enflée & bouffie,
Et ce temps épais & couuert,
Nous garde encor quelque dessert;

*Quant à moy l'on me peut bien croire,
Je n'ay nul appetit de boire.*

*Mais à propos, si i'estois mort,
Où trouuerois-tu reconfort,
Et qui te gagneroit ta vie?*

*Pour moy ie te jure, mamie,
Si tu fusse allée à vau l'eau,
I'aurois creué dedans ma peau.*

*Enfin voila le Monde au peautre,
Mais le moyen d'en faire un autre?
Pour mon égard tout est à net;
Il n'y a plus d'encre au cornet;
L'âge aussi te rend inhabile
A porter ny garçon ny fille:
Helas! hélas! si ie pouuois
Faire ce que fit autrefois
Mon Pere, maistre Prometée,
Qui fit d'une terre ajustée
Un homme, en luy soufflant au cu;
Je donnerois bien un escu
Pour en faire de mesme sorte;
Mais, ma foy, la mere en est morte,
Et i'auray tousiours du regret
Qu'il ne m'a laissé son secret:*

*La volonté des Dieux soit faite,
Nous sommes de belle défaite;
Et tous deux, à n'en point mentir,
Fort bien plantez pour raverdir.*

*Ainsi s'entretenans ensemble,
Marchans au pas, non pas à l'amble,
Ces bonnes gens chians des yeux
Iutoient à qui brairoit le mieux:
Enfin l'un & l'autre s'auise
D'aller consulter à l'Eglise,
Après s'estre en bon estat mis,
L'Oracle de Dame Thémis:
Ils vont d'abord à la fontaine
D'Helicon, qui n'estoit qu'à peine
Toute trouble dans son ruisseau;
Ils s'en laverent le museau,
Et leurs habits en aspergerent;
Puis à clochepied ils monterent
Les degrez tous pleins de limon;
Pyrra s'essouflant le poumon
Pensa faire une cullebutte,
Mais son homme empescha sa chute,
En disant prenez garde aux trous,
Vous en avez un deuant vous:*

Elle à cela ne fit que dire,
Ardé, voila bien dequoy rire :
Après auoir bien toupié
Tout à l'entour du marchepié
De l'Autel, tout barbu de mousse,
Et teint d'une eau verdastre & rousse,
A dessein d'y trouuer du feu ;
Ils virent enfin que ce lieu
Fabriqué de marbre, ou d'albâtre,
N'auoit lors rien plus froid que l'âtre,
Ce qui les rendit bien camus
Sur le poinct de dire Oremus :
Toutefois inclinant la face
Contre les careaux de la place,
Ils dirent d'un ton releué,
Comme quand on chante Salue ;
Dame Thémis dont la balance
Sçait si bien garder la cadance,
Vous nous pouuez rendre certains
De l'ordonnance des destins ;
Accordez nostre humble priere,
Et nous enseignez la maniere
De reparer le genre humain ;
Car si vous n'y mettez la main,

Chacun de nous deux y renonce;
Nous attendons vostre réponce,
Faites-nous la sans compliment,
Et vous dépeschez promptement.

A ces mots la digne statuë
Tremoussant, & roüillant la veuë,
Leur répondit d'un ton nazart,
Escampez plustost que plus tard,
Embeguinez-vous bien la teste,
Et courez comme la tempeste,
En jettant derriere vos dos
De vostre grand' mere les os:
Je vous le dis, & le commande,
A peine de payer l'amande.

Voila nos gens bien étourdis,
Qui ruminent sur ces beaux dis:
Pyrra s'excusant la premiere,
Dit, qu'elle aimoit trop sa grand' mere
Pour aller troubler son repos,
Et mal-traitter ainsi ses os.
Paix-là, vous n'estes qu'une beste,
Dit son homme en grattant sa teste;
Puis apres avoir bien resué,
Il s'écria, ie l'ay trouué;

Thémis n'est pas une insensée,
Et voila ie croy sa pensée.
La Terre est nostre mere grand,
Qui nous produit & nous reprend
Par poison, par fièvre, ou par glaiue,
Ses os sont cailloux, ou ie resue:
Que cela soit ou mal ou bien,
L'épreuve n'en coutera rien.
Cet aduis à tous deux agréé;
Et pour garder la simagrée,
L'un s'affuble de son manteau,
Et l'autre de son deuantreau:
Puis chacun de l'œil fait la ronde
Comme pour se battre à la fronde,
Et fait un amas de cailloux
Les moins cornus & plein de trous,
Tant qu'il en creue sa pochette;
L'un & l'autre en suite les jette,
Sans regarder de quelle main,
Sur l'épaule en passant chemin:
Le fardeau que Pyrra retarde
Fait que son homme par mégarde,
Luy donne, en luy disant, allons,
D'un gros pauc sur les talons,

*Dont elle se mit en colere,
Et pensa gaster le mystere;
Mais l'homme la flatant un peu,
Ils recommencerent leur jeu.*

*Détoupez l'une & l'autre oreille,
Et vous oyrez vne merueille:
L'on me dira, vous emballez,
Mais croyez-le si vous voulez;
Si ie vous la vends belle & bonne,
Pour le prix qu'Ouide la donne,
Il n'en sera, comme ie croy,
Ny pis ny mieux, pour vous & moy.
Voicy donc comme il la debite,
Sans en oster maille ny pite.*

*Scachez, dit-il, que ces caillous
Estans à bas, deuinrent mous;
Et leur matiere estant plus tendre,
On les vit mouuoir & s'étendre
En façon de membres humains,
Comme jambes, pieds, bras, & mains,
Quoy qu'à moins que de voir leurs testes
On les auroit pris pour des bestes;
Mais quiconque les anima,
Petit à petit les forma,*

A peu pres, & tout ainsi comme
Vn Sculpteur qui veut faire un homme,
Quand le marbre n'est qu'ébauché,
Ny trop, ny trop peu recherché,
En le voyant on peut conneestre
Ce qu'avec le temps il doit estre;
Mais on ne peut dire en effet
C'est un homme fait & parfait:
La comparaison est si claire,
Qu'il n'est pas beaucoup necessaire
De s'étendre sur cet endroit,
D'autant qu'un aveugle y mordroit:
Il est pourtant besoin d'entendre
Que la chair se fit du plus tendre,
Que le dur façonna les os,
Et les veines fort à propos
En firent les veines; & comme
L'homme fut fait du jet de l'homme,
L'animal qu'on nomme imparfait
Du jet de Pyrra fut refait.
Et voila d'où vient l'origine
De la bonne & mauuaise mine;
Les dos voûtez furent issus
Des cailloux mal faits & bossus;

Et des pierres les plus polies
Les filles cointes & jolies:
C'est pour cela que l'homme aussi
Dans le travail est endurcy,
Et qu'il a la teste si dure,
Tenant des pierres la nature.

La Terre aussi d'invention
Fit à cette imitation
Des animaux de toutes sortes,
Dont les especes estoient mortes,
Quand le Soleil avec ses rais
En eust fait fumer les Marais;
Car le chaud échauffant l'humide,
Au moins à ce que dit Ovide,
Produit vne corruption,
D'où vient la generation.

Comme la riuere de Bievre,
Qui d'ordinaire est vn peu mievre,
Après auoir fait quelque temps
De la diablesse par les champs,
Où ses eaux vont avec emphaze,
Rentrant enfin dedans sa caze,
Laisse le païs tout fangeux,
Plein de bourbe, & marescageux:

*Cette humidité r'chauffée,
Par une chaleur estouffée
Que produit Phebus en Esté,
Fait naistre grande quantité
De crapaux, & d'autres reptiles,
A caprioler fort habiles,
Dont les uns à demy formez
Ne sont qu'à grand peine animez,
Et dont moitié du corps barbotte,
Et l'autre n'est que de la crotte.*

D V S E R P E N T

Pithon.

VIII.

P*Areillement, & tout ainsi,
La chaleur ayant épaisy
Par une vapeur violente
Cette Terre humide & relante,
Après le débordement d'eau,
Elle engendra tout de nouveau
Des animaux de toute espee;
Et pour encherir sur la piece,*

Forma mille drôles de corps
Qu'on n'auoit point veu jusqu'alors :
Témoin ta brutale figure,
Python, l'horreur de la Nature,
Vilain Serpent au ventre vert,
Dont le dos d'écailles couuert,
Et la trogne faite en Coq d'inde,
Auroit fait peur à Vuitikinde.
Ce mangeur de petits enfans
Estoit l'effroy des Païsans,
Et dès qu'on en voyoit la creste,
Chacun crioit, garre la beste :
La Terre qui l'auoit produit,
En le voyant si mal instruit,
S'en repent, & se desespere,
D'auoir couué cette Vipere.

Mais Apollon aux cheueux blons
Le coucha mort à ses talons,
Quoy que ce ne fut pas sans peine,
Il en fut six jours hors d'haleine,
Et ce fut à bon chat bon rat;
Car ce Giboyeur délicat
N'auoit tiré que des pois chiches
Sur des Levraux, ou sur des Biches :

*Je vous vay dire la façon
De l'équipage du garçon;
Il estoit fait de mesme sorte
Qu'un Bourgeois qui garde la porte,
Le baudrier fait de peau d'Ours,
La bandoüilliere de velours,
Et le mousquet dessus l'épaule;
Ainsi ce Cadet la Gingeaule
Abordant Monsieur le Serpent,
Tantost sur pieds, tantost rampant,
Gaillardement le couche en jouë,
Sans se soucier de sa mouë:
Mais quoy qu'il tirast assez bien,
Ses premiers coups ne firent rien
Dessus sa peau dure & vilaine;
Sa bandoüilliere toute pleine
Fut à net, iusqu'au puluerin,
Dont il ne resta pas un grain;
Et le drôle auroit eu la baye,
Sans une dangereuse playe
Qui le faisant tournebouler,
Luy mit les quatre fers en l'air.
Il eut à cœur cette victoire;
Et pour nous en laisser memoire,*

*Il en fit des jeux, ce dit-on,
Pythiens, du nom de Python,
Où la jeunesse, dont les quilles
A la course estoient plus habiles,
Où ceux qui s'entendoient le mieux
A pocher le nez & les yeux,
Ou dansoient mieux la sarabande,
Au beau milieu de cette bande,
Estoient couronnez d'un chapeau
De branches de chesnes ou d'orneau,
Car iusqu'alors n'auoit encore
Le laurier qui jambons décore,
Fait les illustres bonnets verts
Des Galas, ou des Jeans des Verts;
Et les Guerriers dessus leurs testes,
Après leurs plus grandes conquestes,
N'auoient souuent pour tout guerdon
Qu'une couronne de chardon:
Or i'ay trouué sur un vieux marbre
L'origine de ce bel arbre
Qui marque le froid Aquilon.*

DAPHNÉ EN
Laurier.

IX.

VOUS sçavez que nostre Apollon,
Quoy qu'il fut d'humeur tres-vo-
luptueux, (lage,
Et n'avoit encor jusqu'alors
Fait onc folie en tout son corps;
Daphné fut la fine premiere
Qui luy donna dans la visiere,
Non que du sort l'effet bourru
Fut la cause qu'il fut feru:
Mais ce fut la pure malice,
Et le déterminé caprice
Du petit bastard de Vénus,
Qui fait tant de Marys cornus.
Iustement apres la défaite
De cette beste si mal faite
Qu'Apollon avoit mis à mort,
Voyant Cupidon faire effort
A tirer d'une sarbatane
Sur quelque Poule, ou quelque Cane,

*Bander en suite un pistolet,
Et porter un arc à Ialet,
Pendeloquant à sa ceinture,
Pour se moquer de sa posture,
Il luy dit, Petit innocent,
Que ce mestier t'est indècent!
Tu t'y prens d'une honne guette:
A te voir tirer la baguette
Il me semble que i'ay disné;
Va, va, c'est assez lanterné,
Quitte ces armes, ie te prie,
Prens ton sabot & ta toupie,
Ou comme un petit maquereau
Tire plustost de son fourreau
Ton bout de torche de raisine
Pour en rissoler la poitrine,
Et faire courir le guildou
A quelque pauvre jeune fou.
C'est à des gens de nostre taille
A s'escrimer dans la bataille,
Et faire peter le mousquet,
Qui sçauons donner le paquet
A la beste la plus cruelle:
Voy si Python en a dans l'aisle,*

Cet épouvantable Serpent,
Qui de son corps couvure un arpent :
Considere cette défaite,
Mon petit mignon de couchette;
Mais n'approche pas, car il mord.
Tu doutes encor s'il est mort?
Ha! cadenon, la pauvre espece.

Aga donc? & depuis quand est-ce
Que vous faites tant l'entendu?
Il semble que tout vous soit du,
(Dit Cupidon tout en colere)
Celuy qui couche avec ma mere
Vous rabattrait bien vostre orgueil;
Et si i'estois vostre pareil,
Je vous aurois gourmé de sorte,
Que vous auriez la gueule morte:
Vous me prenez pour un morveux:
Vous tirez fort bien, ie le veux,
Mais vos exploits & vos conquestes
Ne s'estendent que sur des bestes;
Je ne suis qu'un petit garçon,
Qui vous va faire la leçon,
En vous montrant la difference
Qui distingue nostre puissance,

*Et m'eleue autant dessus vous,
Que les Aigles sur les Hibous;
Ne croyez pas que ie me raille,
Si ie ne le fais, croix de paille.*

*Cela dit, ainsi qu'un Pigeon,
Il se guinde sur le dongeon
Du Palais Royal de Parnasse,
Et pour accomplir sa menace,
Il garnit son arc à Ialet
De deux balles de pistolet,
Dont l'une d'or longue d'un pouce
Est faite en pointe, & l'autre est mouffe
De plomb tout pur, de qui l'effet
Chasse l'amour que l'autre fait:
D'icelle il navre la poitrine
De la Nymphé gente & pouspine,
Et de l'autre il perce le cœur
D'Apollon ce braue moqueur,
En luy disant par incartade,
Hé bien, en tiens-tu camarade?*

*Aussi-tost ce Dieu forcené,
Comme un fou, court apres Daphné;
Mais au mesme poinct qu'il l'adore,
Elle le méprise & l'abhore,*

Et pour luy montrer son dèdain,
S'enfuit plus legere qu'un Dain;
Comme au jeu de cligne-mucette,
Se tapir dans quelque cacheite
D'un Bois, dont ce beau Dieu du Jour
Ne sçait l'endroit ny le détour:
Là cette Nymphé potagere
Se plaist d'estre la meurtiere
De quelque Cerf, ou quelque Loup;
Et si-tost qu'elle a fait son coup,
Elle s'en revient avec joye
Au logis rapporter sa proye.

Quantité de Godelureaux
Luy venoient conter mots nouveaux,
La pretendans en mariage
Pour la piece de leur ménage;
Mais elle leur cassoit du grets,
Couroit sans cesse les Forests,
Et donnoit mille mallebosses
A ceux qui luy parloient de nopces:
Ainsi cette grosse dondon
Amoureuse comme un chardon,
Mettoit bien souvent en colere
Son pauvre bon homme de pere,

*Qui vouloit estre pere-grand;
Il la sermonne, il la reprend,
En luy disant, Petite sotte,
Qui dis toujours que ie radotte,
Au lieu de tirer du secours
D'un bon Gendre sur mes vieux jours,
Pour prouigner nostre lignée,
Et me faire un petit Penée,
Qui pût avec son grand Papa
Aller quelquefois à dada:
Tu laisses ta terre infertile,
Et prefers le nom de fille
Au plaisir d'auoir des enfans
Qui seroient desia beaux & grands;
Si par un honneste Hymenée,
Au lieu de faire l'obstinée,
L'Amour auoit pû te ranger
Avec quelque bon ménager.*

*Elle qui tenoit comme un crime
Ce qu'il appelloit legitime,
Deuenoit rouge comme un Coc
Dès qu'on luy parloit de ce choc;
Puis en le baisant à la jouë,
Pour luy donner de l'amadouë,*

Luy disoit ; Papa, s'il vous plaist,
Laissez Daphné telle qu'elle est,
Ne me parlez point de ménage,
Je cherais trop mon pucelage
Pour le laisser prendre d'assaut,
Peut-estre à quelque gros lourdaud
Diane eut bien ce privilege
De son pere : hé ! pourquoy n'auray-je
Cette faueur, c'est la raison,
Je suis d'aussi bonne maison.
Le bon vieillard avec tendresses
Embabouiné de ses caresses,
En estant comme demy fou,
Luy mettoit bride sur le cou,
La laissant gigner à sa guise;
Mais, ô la plaisante sottise !
Ses beaux yeux, & ses blonds cheveux,
Se moquent bien de tous ses vœux ;
Il est mal-aisé d'estre belle,
Et demeurer toujours pucelle,
Le Diable vient de tout à bout,
Et comme on dit, l'argent fait tout.

Fondé dessus cette esperance,
Le blond Phebus en apparence

*Pense tenir cette beauté,
Mais il n'a pas bien débuté;
Quoy qu'il sçache la conjecture,
Et dire la bonne avanture,
Il a tres-mal fait son calcul,
En prenant son nez pour son cul.
L'amour l'enflame, le consume,
Et l'embraze tout ainsi comme
Quand le feu fait vn grand échec,
S'estant pris dans vn bled bien sec:
Ainsi dans cette humeur ribaude
Il suit comme vne Chienne chaude
Cette belle au cœur inhumain,
Il la guette sur le chemin,
Et contemplant ses tresses blondes
Negligemment faire des ondes
Sur son col, il dit en son cœur,
Si Champagne le bon Coiffeur
Auoit ajusté cette tresse,
Qu'il feroit beau voir ma Maistresse;
Sur tout son petit œil frippon,
Son petit visage poupon,
Ses gros tetons, sa taille alerte,
Et quelqu'autre piece couuerte,*

Qu'il

*Qu'il iuge sans comparaison,
Luy font perdre esprit & raison.
Elle le fuit comme la peste,
Son objet luy semble funeste,
Il a beau dire & beau conter,
Et la prier de s'arrester;
Elle court, il court apres elle:
Arreste, luy dit il, ma belle;
Je ne suis pas si laid à voir,
Ny si Diable que ie suis noir:
Demeure Nymphé, ie te prie.
Ainsi jusqu'à la Bergerie
Deuant le Loup fuit la Brebis,
Et deuant le Chat la Souris;
Mais la haine qui les excite
A cette naturelle fuite,
Ne fait pas la cause pourquoy
Je cours tellement apres toy;
C'est, ma foy, l'amour qui m'y force:
Mon Dieu, prens garde à la détorce,
Tu iouë à te casser le cou,
Si tu rencontres quelque trou;
Tu te piqueras d'une espine,
Tu te blesseras, ma poupine,*

*Et puis tu t'en prendras à moy :
Va bellement, si tu me croy,
Et ie te poursuiuray de mesme;
Si tu connoissois bien qui t'aime,
Tu te laisserois approcher:
Me prens-tu pour quelque Vacher,
Ou quelque pitant de Village;
Ie suis bien vn autre visage,
Roy de Delphes, & de Claros,
De Pathare, & de Tenedos,
Qui me rendent obcissance;
Ie suis de diuine naissance,
Et puis dire sans me vanter,
Que ie suis fils de Iupiter:
Ie fais paroistre toutes choses,
Ie fais naistre & fleurir les roses;
Ie sçay fort bien ioüer du Lut;
Par la clef de Ge-re-sol-ut
I'ouure la plus douce musique;
Et si qui plus est ie me pique
De n'estre pas tant mal-adroit
Pour bien tirer en quelque endroit:
Il est vray que certaine fleche
Qui dedans mon cœur a fait breche,*

*Me fait auoüer deuant toy
Que tu l'entens bien mieux que moy:
Je suis l'Autheur de Medecine,
Il n'est ny plante ny racine
Dont ie ne sçache la vertu;
Mais ainsi qu'un cognefestu,
Quoy qu'aux autres ie remedie,
Les herbes à ma maladie
Seruent moins qu'un clou de soufflet,
Je suis au bout de mon rollet
Avec mon Art & ma Science.*

*Daphné n'a pas la patience
De l'entendre tant discourir,
Se met de plus belle à courir,
Et laisse mon Amant derriere
Malgré sa plainte & sa priere;
Ses yeux remarquerent alors
Toutes les beautez de son corps;
Le vent faisant leuer sa cotte
(Chose qui n'estoit point tant sotte)
Faisoit voir les endroits cachez,
Où les Amours s'estoient nichez;
Et ses belles tresses dorées
Par les Zephirs esparpillées*

Augmentoient beaucoup son éclat:
Phebus l'admire en cet estat,
Et ne pouvant pas davantage
Tenir son eau ny son courage,
Entre alors tellement en rut,
Que pour approcher à son but,
Il poursuit cette impitoyable,
Et court apres comme un beau diable,
Ou comme un Levrier instruit
Talonne un Lievre qui le fuit
Dans une terre labourée;
L'un pour en faire sa curée
Allonge quilles & jarets;
L'autre qui sent qu'il est trop pres,
Employe en vain ruse & science;
Et songeant à sa conscience,
Croit estre déjà sous la dent
De ce chien pour luy trop ardent,
De qui la gueule frippe-fausse
La le tient au cul & aux chausses.

Ainsi ce boüillant jouvenceau
Ne pouvant durer en sa peau,
Vole d'espoir; l'autre de crainte,
Pour se liberer de l'atteinte

*De ce beau fils qui la poursuit,
Sautte, court, arpentte, & s'ensuit:
Mais à la fin ce drôle alaigre
Qui va du pied comme un chat maigre,
Aidé des ailes de l'Amour,
Luy donne si bien son retour,
Qu'il la joint de pres, & la touche;
Ses cheueux volent dans sa bouche,
La pauvre Daphné n'en peut plus,
Tous ses efforts sont superflus;
Elle a beau cacher ses reliques,
Il faut qu'elle passe les piques,
Phebus ne l'épargnera pas,
Et luy fera payer ses pas.*

*Reduite dans cette misere,
Voyant le fleuve de son pere,
Elle s'écrite *helas! hélas!*
Mon pere, tendez moy les bras,
Et pour me sauuer de ce drille,
Faites du moins que vostre fille
Entre dans terre bien auant,
Ou que ce qui le va charmant
Se reueste d'une autre forme
Qui la puisse rendre diforme.*

*Il fut fait ainsi qu'il fut dit,
Tout à coup son corps s'engourdit,
Elle perd l'haleine & la force,
Son ventre couuert d'une écorce,
Ses cheueux en feüilles changez,
Ses bras en branches allongez,
Et par une estrange machine
Ses pieds faits comme une racine,
Font voir une arbre au lieu d'un corps,
Encor inconnu jusqu'alors :
La beauté seulement luy reste,
Qu' Apollon qui jure & qui peste,
Aime malgré ce changement,
Il passe la main doucement
Sur ce sein qui fut son amorce,
Et sent battre dessous l'écorce
Ce cœur contraire à son dessein ;
Il embrasse & baise ce sein,
Qui tel qu'il est, repugne encore
Aux baisers d'un fou qui l'adore,
Et qui ne trouue rien de beau,
Comme d'accoler ce poteau,
Mais le sentant tousiours contraire,
Il luy dit, vous avez beau faire,*

*Vous serez mon arbre pourtant,
Quoy que i'eusse esté bien content
Que vous eussiez esté ma femme;
Mais c'est vostre faute, Madame,
Il ne s'en faut prendre qu'à vous :
Toutefois pour rendre plus doux
Vostre sort, desormais i'ordonne
Que la triomphale couronne
Pour prix des combats & des jeux,
Soit faite de vos beaux cheveux,
C'est à dire des feüilles vertes
Dont vos branches seront couuertes;
Que le triomphe en soit orné,
Le vainqueur en soit couronné,
Que l'on vous plâte, & qu'on vous trolle
Dans le Temple & le Capitole,
Et deuant le Palais Royal;
Où par un lien conjugal
Avec le Chesne entortillée,
Vous ferez la belle feüillée
Qui luy servira d'ornement;
Et comme exempt de changement
Je conserue ma chevelure;
Malgré le temps & la froidure,*

*Vos rameaux seront tousiours vers,
 Et feront la nique aux Hyuers;
 Asseurez-vous de ma parole,
 Et souffrez que ie vous accole.
 Ainsi dit le bel Apollon
 Le cœur enflé comme un balon,
 A qui, branlant un peu la teste,
 Cet arbre pour luy faire feste,
 Et répondre à son compliment,
 Fit geste de remercement.*

IO CHANGÉE en Vache.

X.

A *V* beau milieu de l'Amonie,
 Le long d'une Vallée unie,
 Où certain bois nommé Tempé,
 Dont le bord est comme escarpé,
 Espais & de haute futaye,
 Fait de part & d'autre une haye:
 Penée au flot tousiours grondant,
 Du haut du Pinde descendant,

*Arrouse les Forests prochaines,
 Et se décharge dans les plaines :
 Là dans un antre vermoulu
 Assis comme un gros mammelu
 Sur un trône bordé de mousse,
 Ce maistre fleuve à barbe rousse,
 Premier President sur les eaux,
 Aux diuinitez des ruisseaux
 Qui dépendoient de sa puissance,
 Donnoit en ces temps audience.*

*Les communs fleuves tout d'abort
 Sçachans de sa fille le sort,
 Vinrent, faisant les chatemites,
 Luy rendre humblement leurs visites,
 Plustost pour le congratuler,
 Qu'à dessein de le consoler;
 Car luy-mesme n'auroit sceu dire,
 S'il deuoit ou pleurer, ou rire,
 Au sujet de cet accident :
 Apidanus le vieux Pedant,
 Sperchius dont la riue est bordée
 De peupliers, le prompt Enipée,
 Amprize, & l'égrillard Aëas,
 Et d'autres, y vinrent à tous;*

Reservé le dolent Inaque
Qui se desesperé & renaque,
Tousiours fiché dedans son trou,
Sans sortir non plus qu'un Hibou,
Depuis que sa fille est perduë;
Sçavoir ce qu'elle est deuenue,
(C'est le Diable) il n'en apprend rien,
Il la croit mal, il la croit bien,
Il la croit viue, il la croit morte,
Et souvent le chagrin l'emporte
Jusqu'à s'écacher le groin
D'un exorbitant coup de poin,
Ou se pocher le luminire:
Par apres il se met à braire,
Criant sans cesse Io, Io,
Comme un Suisse sou de pio.

Cependant la pauvre affligée
Est quasi pire qu'enragée,
D'estre en la posture qu'elle est:
Vous apprendrez donc, s'il vous plaist,
Que cette Nymphe bocagere
Sortoit du logis de son pere
Pour aller courir quelque part.
Iupin la voyant à l'écart,

Du premier coup en eut dans l'aisle,
(Il falloit bien qu'elle fust belle,
Ou qu'il fust diablement ribaut.)
Voila, dit-il, ce qu'il me faut,
Elle en aura dedans la blouse
En l'absence de ma jalouse.

Là dessus ce nouvel Amant
D'un agreable compliment
Flatte la belle, & la cageolle
Si bien & si beau, qu'il l'engeolle,
A venir dans le chaud du iour
Dans le Bois promener un tour:
Elle apprehende, il la rassure,
Dit qu'il est Dieu de sa nature,
Mais un Dieu grand & souverain,
Qui porte le Sceptre en sa main,
Et qui sçait bien lancer un foudre:
Cela commence à la resoudre,
Elle resista toutesfois
Deuant que d'entrer dans le Bois;
Et voyant ce grand Escogriffe,
Voulut se tirer de sa griffe:
Mais il fit si bien qu'à la fin,
Moitié figue, moitié raisin,

En l'empestrant dans un nuage,
Io perdit son pucelage
En dansant le branle du Loup.

Iunon s'apperceut tout à coup
De cette nuë épaisse & sombre,
Qui comme un voile de son ombre,
Déroboit la terre à ses yeux:
Iupin est descendu des Cieux,
Tout cela la met en déroute,
Comme chianlit, elle s'en doute,
Car elle connoist ses desirs
Fort enclins à ces doux plaisirs,
Et sçait ce que c'est que de cornes;
Sa teste est faite à ces escornes,
En reuanche aussi quelquefois
Elle luy rend fèves pour pois,
Mais baste, il ne faut pas tout dire:
Iunon donc qui connoist le Sire,
Dit, ou ie resue, ou bien i'en tiens,
Mais ie sçauray quels entretiens
L'arrestent si long temps en terres;
Et luy feray si bien la guerre,
Qu'il n'y retournera d'un mois,
Puis descendant en Tapinois

Elle dissipa cette nuë:

*Iupin sentit bien sa venue
Qui le pensa faire enrager;
Mais il s'auiisa de changer,
N'e pouuant luy trouuer de cache,
Sa chere concubine en Vache,
De peur d'estre pris sur le fait:
Iunon reconnoist quelque trait
De bonne grace en cette beste,
Et curieuse elle s'enqueste
D'où vient vn animal si beau,
De quel pais, de quel troupeau,
Et fait ainsi de la niaise:
Son homme qui n'est pas bien aise
Qu'on luy tire les vers du nez,
Luy répond, vous m'importunez,
C'est la terre qui l'a produite:
Donnez-la moy, replique en suite
La fine mouche de Iunon;
Dira-t'il ouïy? dira-t'il non?
Tout est perdu s'il la refuse,
Il n'y scauroit trouuer d'excuse,
Le secret seroit decouuert,
Il est comme vn homme sans vert:*

De quitter aussi sa curée,
Qu'il n'a quasi pas éfleurée;
Sur le point de s'en divertir,
Il a peine d'y consentir:
Mais enfin l'honneur, ou la honte,
Combat l'amour, & le surmonte;
Car s'estant fort bien apperceu
Du soupçon qu'elle en a conceu,
Il luy donne sa belle proie;
Iunon la reçoit avec ioye,
Sans toutefois se desister
D'avoir l'œil dessus Iupiter,
De peur que dans l'humeur paillard,
Faut de y prendre de pres garde,
Il ne fit pis qu'auparavant;
Elle a toujours le nez au vent,
Et considere cette beste
Depuis les pieds jusqu'à la teste:
Argus Aristoridien
Fut choisi pour le gardien
De cette Vache simulée,
Ou Genisse depucelée
Par ce magnifique Taureau,
Pour mettre en repos son cerueau,

*Et chasser de sa fantaisie
Cette importune jalousie.*

A R G V S.

XI.

OR vous sçavez que cet Argus
Avoit cent yeux des plus aigus,
Dont la visiere estoit si nette,
Qu'il n'y falloit point de lunette :
Quatre-vingts dix huit éclairans
Estoient sans cesse sur les rangs,
Pour s'escrimer de la prunelle,
Et faire bonne sentinelle,
Pendant que deux faisoient dodo,
Et reposoient à leur gogo :
Ainsi ce beau Monstre oculaire
A la pauvre Io si contraire,
L'avoit tousiours devant ses yeux ;
En quelque part, en quelques lieux
Que se promene la pauvette,
Il la considere, & la guette,
Sans estre un moment en repos ;
Et quoy qu'il luy tourne le dos,

*Il l'a tousiours dans la visiere;
Car il a des yeux au derriere,
Encor bien qu'il y manque un nez;
Le jour elle paist dans les prez,
Et cette pauvre Nymphé enrage,
Qu'au lieu de quelque bon potage
De veau, de bœuf, & de mouton,
Ou de quelqu'autre rogaton
Qu'elle auoit à son ordinaire,
Elle se voit reduite à faire
D'herbe son plus friant festin,
Plus amere que chicotin:
Si cela la rend alterée,
Elle n'a que de l'eau troublée
Dont elle boit à creuë sou;
Le soir on luy baille un licon,
Et l'on la met comme vne Vache
Sous quelque gros arbre à l'attache,
Où pestant contre le destin,
Elle giste jusqu'au matin.*

*Voila ce que c'est d'estre beste;
Le rustaut Argus ne s'enqueste,
Et va tousiours son grand chemin;
Si pour le rendre plus humain,*

Et flechir son humeur farouche,
Elle tâche d'ouvrir la bouche,
Ou bien de luy tendre les bras,
La miserable ne peut pas
Se dresser dessus ses deux pates,
Au lieu de ses mains délicates,
Ses pieds fourchus n'osent toucher
Son rude & rustique Vacher
Qui n'approuve point ses carresses;
Et sa voix pour toutes tendresses
Au lieu de se plaindre & parler,
Ne fait que mugir & beugler,
Sa voix l'effraye, elle se cache,
Et se déplaist fort d'estre Vache;
Lors que dans les eaux d'Inachus,
Elle voit l'arme des Cocus
Se panader dessus sa teste,
Quoy qu'elle soit fort belle beste,
Ce miroir flotant luy fait peur;
Tantost elle apperçoit sa sœur,
Ou les Nayades ses cousines,
Ou ses voisins, ou ses voisines,
Qu'elle va suivant pas à pas,
Quoy qu'ils n'en fassent pas grand cas:

Mesme son miserable Pere
Qui lamente & se desespere,
Voyant cette beste à regret
Qui le suit ainsi qu'un Barbet,
Et de la queue & de la teste
S'efforce de luy faire feste,
Ignorant ce prompt changement,
La repousse assez rudement,
Quelquefois un peu moins en grogne,
Voyant la beauté de sa trogne,
Et son naturel si flateur :
Ce petit Vieillard radoteur
La cherit, l'appelle mignonne,
Arrache de l'herbe, & luy donne,
Qu'elle reçoit fort proprement,
Et luy leche par compliment
La main, pour témoigner son aise,
La baise cent fois & rebaise,
En pleurant de grande amitié :
Inacque mesme en a pitié.
Helas ! si ce cœur qui soupire
Pouuoit luy parler, & luy dire
Qu'elle est sa fille en bon François,
Qu'avec une dolente voix

*Elle luy conteroit sa chance;
Mais quoy toute son eloquence
Consiste en ses mugissemens.*

*Pour expliquer ses sentimens,
Dedans le malheur qui l'accable,
Elle trace dessus le sable
Du pied les lettres de son nom;
Jamais ny Singe, ny Guenon,
N'auroit usé de l'artifice
Que cette inuentiue Genisse
Tira pour lors de son esprit.*

*Si-tost que ce bon Pere apprit
Avec l'aide de ces lanettes,
Par ces expressions muettes,
Que c'estoit là son cher enfant,
Il s'écria tout à l'instant:
Helas! est-ce donctoy, ma fille,
Le seul espoir de ma famille,
(Disant cela ce pauvre fou
Se laissoit trainer à son cou)
Bons Dieux, qui t'auroit reconnue
Avec une teste cornue?
Qui t'a mis comme au Scorpion
Si longue queue au croupion?*

*Ha ! que i' ay de fois maudit l' heure
Que tu quittas nostre demeure :
Vrayment i' auois beau te chercher,
Il falloit estre bon Vacher
Pour reconnoistre ta figure
Dessous vne telle posture :
Oüy c'est toy-mesme, ie le croy,
C'est toy ? qui toy ? ce n'est pas toy :
Helas ! à te voir ainsi beste,
Cornes me viennent à la teste,
Et par vn changement nouveau
I' apprehende d'estre Taureau,
Estant pere d'une Genisse :
Dieux ! quel estrange malefice.*

*Là-dessus vn certain Valet
S'auise qu'elle auoit du lait,
Donc le pere entrant en furie,
Redoubla sa piaillerie :
Peste, quel surcroist de malheur,
Ma fille a perdu son honneur,
Cria-t'il à cette nouuelle :
Quoy ma fille n'est plus pucelle ?
Qui Diable t'a fait cet affront ?
Les cornes qui sont sur ton front*

*Ne me semblent pas si sensibles
Que celles qui sont invisibles,
Dont nostre Gendre pretendu
Après avoir bien attendu,
Seroit coiffé, si l'Himénée
A ce beau fils t'auoit donnée,
Comme i'auois prémédité,
Et comme i'eusse executé,
Sans ta belle metamorphose
Dont tu ne me dis point la cause;
Car au lieu de me bien parler,
Tu ne fais tousiours que beugler:
Mais pourquoy me rompre la teste
A tirer raison d'une beste,
Elle en sçait autant que tou-tou;
Il vaut mieux se casser le cou
Dans vn desespoir si sensible:
Mais quoy cela m'est impossible,
Je renaque d'estre immortel,
Et renonce au droit de l'Autel;
Il me faut malgré mon enuie
Traisner une chienne de vie,
Et m'affliger à tout iamais
Pour vn mal dont ie ne puis mais.*

*Il en eust bien dit davantage,
Mais Argus, barbare & sauvage,
Voyant ce bon Pere à son cou,
Prend sa Vache par le licou,
Et luy donne telle secousse,
Qu'Inacque à la barbe de mousse
Tombe à terre d'un rude saut;
Puis soudain regagnant le haut,
De tous ses yeux il la regarde,
Afin de faire bonne garde.*

*Mais enfin le grand Iupiter
Ne peut plus long-temps resister
A l'affliction qui l'opresse,
Ny voir plus long temps sa maistresse
Souffrir cette brutalité:
Après auoir bien consulté,
Mercure cette bonne beste,
Est commis pour couper la teste
A ce malheureux Gardien:
Ce procez fait en moins de rien,
Le drôle qui se fait de nopce,
Et ne cherche que playe & bosse,
Prend son casque & ses ailerons,
Qu'il s'ajuste au lieu d'éperons;*

Son petit casaquin de serge,
Et cette merueilleuse verge,
Qui sans juleps & sans pauots,
En proferant de certains mots,
Assoupit vn homme de sorte,
Qu'il semble vne personne morte.
Ayant ainsi fait son paquet,
Il sort du celeste Parquet,
Et volant plus viste qu'un Aigle,
Adretement ce bon Espiegle
Se rend droit entre huit & neuf
Où le clairvoyant piquebœuf
Auoit choisi son corps de garde :
Sans s'amuser à la montarde,
Il quitte ailerons & bonnet,
Et prend son petit bastonnet,
Dont la vertu pour cette affaire
Estoit dessus tout necessaire ;
Puis comme vn Pastre du Hameau,
Au son de certain chalumeau,
Par des sentiers & des bricoles,
Il fait faire cent caprioles
A ses chevres & ses brebis :
Argus le Rominagrobis,

Charmé de cette voix nouvelle,
L'aïse de loin, & l'appelle,
Luy disant pays, ou frerot,
Ou ie ne sçay quel autre mot,
Qui flustes si bien de methode;
Si tu cherches vn lieu commode
Tant pour ton troupeau que pour toy,
Vien t'en t'asseoir aupres de moy:
L'autre pour dorer la pilule,
S'excuse d'abord & recule,
Quoy qu'il ait dessein d'avancer,
Mais il veut se laisser forcer:
Enfin vaincu par ses caresses
Il s'assit fesses contre fesses,
Et l'entretient de bout en bout
De contes à dormir debout,
Et nouvelles de la Gazette;
Tantost par quelque chansonnette
De son fluteau melodieux,
Il tasche d'assoupir ses yeux,
Et le jeter à la renuerse:
Mais s'il dort le Diable le berse,
Il est éveillé comme un rat;
Et quoy qu'un sommeil délicat

Ait fermé nombre de paupieres,
Il luy reste assez de lumieres
Pour garder vn seul animal:
Voila cependant qui va mal
Pour l'entreprise de Mercure,
(O Dieux! qu'il a la teste dure,
Dit-il tout bas entre ses dents.)
Enfin pour le mettre dedans,
Argus s'enferrant de luy-même,
Ignorant par quel stratagème
On auoit trouué depuis peu
Le bel usage de ce jeu,
Dont les Chaudronniers à merueilles
Nous estourdissent les oreilles;
Ce Berger adroit & matois,
En contrefaisant le courtois,
S'offre de luy conter l'histoire,
Et de plus de payer à boire.
Voicy donc comme il commença.



SYRINX EN
Roseaux.

XII.

DEpuis deux ou trois mois en ça,
Syrinx des Nymphes d'Arcadie
En amour la plus refroidie,
Aux Rustres, Faunes, & Bouquins,
Chauds à ioïer des manequins,
Qui luy faisoient grande caresse,
Auoit desia fait mainte piece:
Ils auoient beau courir apres,
La belle leur cassoit du grès,
Rendoit leur poursuite dupée,
Et dès qu'elle estoit échapée
Par certains chemins détournez,
En leur montrant vn pied de nez,
Renuoyoit la bouquinerie
Toute aussi sotte que Dorie:
Son humeur contraire à l'amour
La portoit à faire la Cour
A la Déesse de la Chasse;
Comme elle, elle faisoit main basse

Sur toute sorte de gibier,
Et sçauoit si bien ce mestier,
Qu'un Villageois gagea son asne,
Soustenant qu'elle estoit Diane;
Car elle en auoit le semblant
Bien mieux que d'un moulin à vent,
Mais le Palot fut pris pour duppe,
Bien qu'elle eust quasi mesme juppe:
Diane auoit un arc doré,
Et le sien n'estoit que ferré,
Peut-estre faute de finance,
Et cette seule difference
Les pouuoit faire distinguer:
Pan un iour la voyant giguer,
En fut épris de telle sorte,
Qu'il iura, le diable m'emporte,
Qu'en mariage il l'obtiendrait,
Ou que dans la peine il mourroit:
Resolu dans cette pensée,
Comme elle descend du Lycée,
Ce beau fils velu comme un Ours,
Pour luy raconter ses amours,
L'attend iustement au passage;
Mais dès qu'elle eut veu ce visage

*Qui luy faisoit des complimens ;
Ho ho ! voicy de nos Amans,
Luy dit elle par moquerie,
Cà viste que l'on le marie,
Car autrement il rompra tout ;
Vrayment il est sur le bon bout,
C'est un bon chien, s'il vouloit mordre.
Ce discours le met en desordre,
Il quitte là le compliment,
Et la poursuit si viuement,
Que cette coureuse si fiere
Trouuant vne grande riuiera
Qui s'opposoit en son chemin,
Pour ne tomber en telle main,
Et de peur de mouiller la pate
(Car elle estoit fort delicate)
Commença fort à s'affliger,
Priant ses sœurs de la changer :
Sa priere fut accomplie,
Au lieu d'une Nymphé jolie
Que Pan sur le bord de ces eaux
Pensoit prendre, il prend des roseaux,
Penaut comme un fondeur de cloche,
Il vient, il regarde, il s'approche,*

Et par un soupir excessif,
 Soufflant comme un cheval poussif,
 Au trauers de cette verdure,
 Il entend un certain murmure
 Conuenable à sa passion,
 Qui luy donne l'inuention
 De joindre en longueur inégale
 Ces Roseaux comme vne Regale,
 En sorte que cet instrument
 Dont il jouë assez joliment,
 S'appelle encor dans le village
 Du nom de sa Nymphé volage:
 Mais depuis par corruption
 De cette belle inuention,
 Syringue chez l'Apoticaire
 Ne sert qu'à donner un clystere.

Y E V X D' A R G V S
 en queue de Pan.

C E Maistre conteur de fagots
 N'auoit pas acheué ces mots,
 Qu'il s'apperçoit que le bon homme
 Ronfloit desia d'un profond somme,

*Et que ses cent yeux tout fermez
Estoient de sommeil assommez:
Chut, dit il tout bas, bouche close,
Il nous faut bien faire autre chose
Que réveiller le chat qui dort:
Pour le faire dormir plus fort,
Il prend en suite sa baguette,
Qui par une vertu secrette,
En prononçant Ocus Bocus,
Deuant ses yeux mit le blocus.
Le voyant en cette posture,
Après auoir pris sa mesure,
Avec un Iarnac enrouillé,
De sang d'escargots tout souillé,
Comme un maistre Noé Guillaume,
Il prend le défaut du heaume,
Et coupe sa teste aussi net
Qu'une betraue, ou qu'un nauet,
Luy disant comme un fier brauache,
Bon homme, adieu, garde ta Vache.
Enfin le voila trépassé,
Le pauvre Argus est in pace:
S'il eust eu ces belles idées
Que les Vaches sont bien gardées*

*Quand chacun fait bien son mestier ;
Comme il estoit vn vieux routier,
Il auroit fait si bonne veille,
Et bouché si bien son oreille,
Que ses cent yeux encore ouuerts
Ne seroient maintenant couuerts
D'une cataracte eternelle,
Faute d'auoir fait sentinelle.
Iunon pour conseruer ces yeux
Comme vn joyau bien precieux,
De son Pan en farcit la queue
Longue d'un demy quart de lieue,
Ou du moins longue d'un bon pas,
Qui ment en Vers ne peche pas,
D'où vient qu'il se carre, s'admire,
Et dedans ses plumes se mire,
Aux dépens du bon homme Argus;
Mais c'en est fait, n'en parlons plus.*



IO REMISE EN SON
premier estat.

XIII.

DAme Iunon fait l'enragée,
Veut que cette mort soit vengée,
Quoy qu'il couste, & sans diferer,
Resoudre, ny déliberer;
Elle depute vne Megere,
Belzebuth des Diables la mere,
Qui grommelant en Lou-garou,
Traisnant vne chaisne à son cou,
Et piquant Io sous la queue,
Luy fit faire plus d'une lieue
Dans un furieux desespoir;
Et l'on auroit dit à la voir,
Que le Diable estoit bien aux Vaches:
Elle a beau fureter des caches,
Elle a beau courir le guildou,
Ou se fourer dans quelque trou,
L'épouuantable & laide trogne
De cette infernale carogne

Obsede incessamment ses yeux,
Et luy rend l'esprit furieux.
Ayant couru la prerentaine,
Comme on dit, à perte d'haleine,
Au bout du Monde, & par dela,
Dans l'Egypte elle fit hola;
L'eau du Nil luy montrant les cornes,
De sa carriere fit les bornes,
Car elle y voyoit du danger,
A moins que de sçavoir nager;
Elle se veautre sur la rive,
Et voulant d'une voix plaintive
Flechir le celeste courroux,
Après s'estre mise à genoux,
Tendu le col, hausse la teste,
La pauvre miserable beste
Sembla dire en beuglant bien fort
A Iupin, qu'il avoit grand tort,
Et que c'estoit un malin drille,
Après avoir fait d'une fille
Comme des choux de son jardin,
De l'abandonner au dèdain,
Et bien loin de la reconnestre,
La chasser, & l'envoyer paistre,

*Sans auoir vn brin de repos;
Qu'à tout le moins Dame Atropos
Deuroit en finissant sa vie
Contenter sa cruelle enuie,
Sans la laisser ainsi pàtir.*

*Iupin touché de repentir
Par cette plainte & doleance,
Fut assez long-temps en balance
S'il deuoit en parler ou non
A sa rud'asniere Iunon,
Car elle auoit meschante teste:
Vn iour qu'elle payoit sa feste,
En trinquant le doit d'hypocras,
Il luy dit, mon petit chou-gras,
Il ne faut point que ie t'en mente,
La pauvre Io qui se lamente
D'estre l'objet de ton courroux,
Meriteroit vn sort plus doux;
Ie ne puis souffrir dauantage
Ny sa misere, ny ta rage,
S'il faut te demander pardon,
Afin d'en obtenir ce don,
De bon cœur ie te le demande,
Et promets d'en payer l'amende:*

*Au reste, mamour, ne crains point,
Si tu veux m'accorder ce point
De rentrer en la mesme peine,
Je veux que le diable m'entraîne,
Si iamaïs elle m'est de rien.*

*O, dit Iunon, l'homme de bien,
Bien-aise d'estre caressée,
Car il la tenoit embrassée,
C'est assez, puis qu'il l'a promis,
Je le veux, viuons bons amis,
Et qu' Io soit ou Fille, ou Vache,
Dès à present ie m'en détache.*

*Dès que Iunon eut consenty,
Ce corps d' Io si mal basty
Tout à coup changea de figure,
De port, de forme, & de posture;
Sa peau quittant son poil follet
Deuint comme un Cochon de lait;
Et comme un Colimaçon borgne,
Lors que de trop pres on le lorgne,
Se retire dans son fourreau,
Cornes luy rentrent au cerueau:
Ses gros yeux d'un regard farouche,
Sa grande gueulle, ou grande bouche,*

Deuenus vn peu plus petits,
 On vit changer deux de ses pis
 En tetons, & ses quatre pates
 En bras & jambes delicates :
 Elle se leue tout debout,
 Se visite de bout en bout,
 Tasse son sein, tasse sa teste,
 Tant elle a peur d'estre encor beste,
 Et n'ose parler sans rougir,
 De crainte qu'elle a de mugir,
 Qu'on ne l'appelle grosse Vache,
 Et qu'on ne la mette à l'attache.

DEBAT D'EPAPHE & de Phaëton.

Maintenant le Peuple du Nil
 Enuers les bestes fort ciuil,
 L'adore comme vne Déesse :
 Le Veau qui vient de sa grosse,
 Fils de Iupin par consequent,
 Parmi ce peuple fort frequent,
 Sous le nom d'Epaphe s'inere
 D'estre adoré pres de sa mere,

*Et parmy ces fots innocens
Est comme elle enfumée d'encens.*

*Ce ieune Veau faisoit débauche
Avec un fils du costé gauche
(De bastard à fils de putain
Il n'y a dit-on que la main)
De Phebus & Dame Climene,
Dont il avoit l'ame si vaine,
Qu'il estoit aussi fier qu'un pet :
Pour rabattre un peu son caquet,
Et son humeur imperieuse,
Impertinente & glorieuse,
On dit qu'un beau jour Epaphus
Qui vouloit avoir le dessus,
Eschauffé dans cette riote,
Luy dit, tu n'as rien qu'une note,
En parlant d'un pere incertain,
Mais tu n'es qu'un fils de putain,
Phebus ne fut jamais ton pere;
Ne vois-tu pas bien que ta mere
T'en donne à garder, pauvre fou;
On t'a trouvé dessous un chou,
Et tu veux tirer ta naissance
D'une divine quintessence,*

Et faire des comparaisons :

Si tu n'as point d'autres raisons,

Ton chien n'est ma foy qu'une beste.

C'estoit là donner sur la creste

De bonne sorte à Phaëton ;

Mieux eust aimé coup de baston,

Quoy qu'il eust l'épaule assez tendre,

Que de souffrir, & que d'entendre

Ces reproches injurieux ;

Il rougit, il rouille les yeux,

Et faisant rentrer sa colere,

Tout confus, il court à sa mere,

Où devant que de sonner mot,

En soupirant il fait un rot

Pour le prelude de sa plainte.

Climene ne sçait quelle quinte

Fait soupirer ce beau mignon,

Se doute de quelque guignon,

Qu'il a receu quelque taloche,

Ou qu'il a quelque fer qui loche :

Mon enfant, dit elle, qu'as-tu ?

Qui t'a frappé ? qui t'a batu ?

Ne sois point honteux de le dire :

Helas ! maman, si ie soupire,

*Je n'en ay que trop de sujet,
Dit-il, en pleurant de regret,
J'ay souffert qu'on m'ait fait la nique,
Et ie l'ay souffert sans replique,
Mais cet affront comme ie croy
Vous attaque aussi bien que moy,
Et le poinct d'honneur vous oblige
A venger le tort qui m'afflige:
Vous sçavez bien pour le certain
Si ie suis vn fils de putain,
Epaphe toutefois en jure.
Mais que répondre à cette injure,
N'en estant pas bien informé?
Cent fois vous m'avez affirmé,
La main dessus la conscience,
Que de tres-certaine science
J'estois fils aîné de Phebus:
Ma foy me voila bien camus,
Si vous m'en avez donné d'une;
Ce chien de doute m'importune,
Je voudrois voir vostre contract,
Ou bien auoir certificat
Du Dieu qui forgea ma figure;
Mais pour en confirmer l'augure*

*Par un signe plus euident,
Favorisez mon ascendant,
M'enseignant les plus seures routes
Pour grimper aux celestes vouës.*

*Disant cela ce ieune fou
A deux bras se jette à son cou,
Et par certaine singerie
La baise, la flate, & la prie,
Au nom d'elle, & de son mary
Merops, qu'elle auoit tant chery,
Pareillement de l'hymenée
De la moyenne, de l'aînée,
Et la cadette de ses sœurs,
Sans oublier leurs seruiteurs,
De luy donner la connoissance
Et la marque de sa naissance,
Pour faire mentir le caffard
Qui l'auoit appellé bastard.*

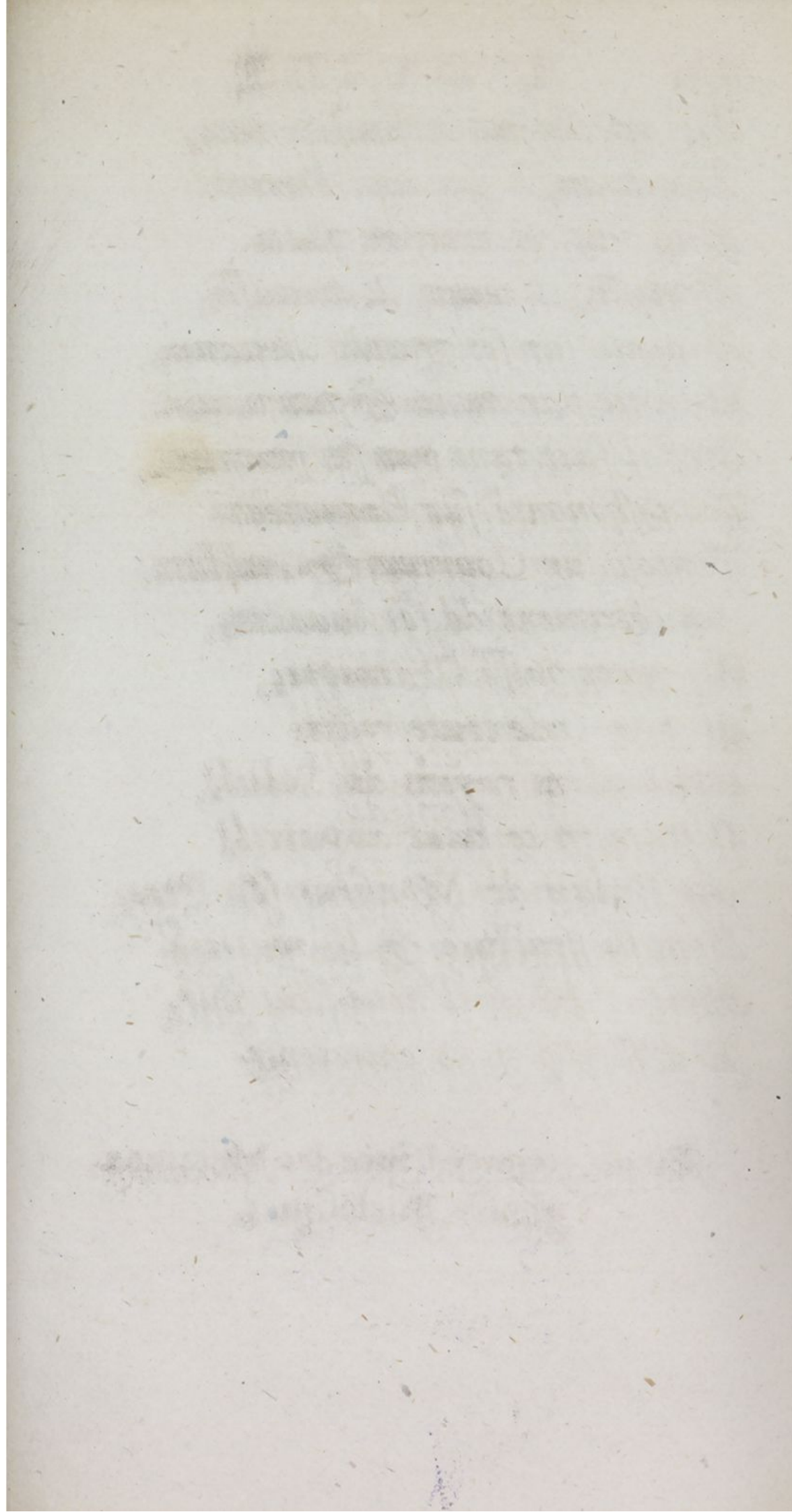
*Climene apres un si beau conte,
De dépit, de rage, & de honte,
Changeant à tous coups de couleur,
Maudit mille fois le voleur,
De qui la langue enuenimée
Auoit terny sa renommée.*

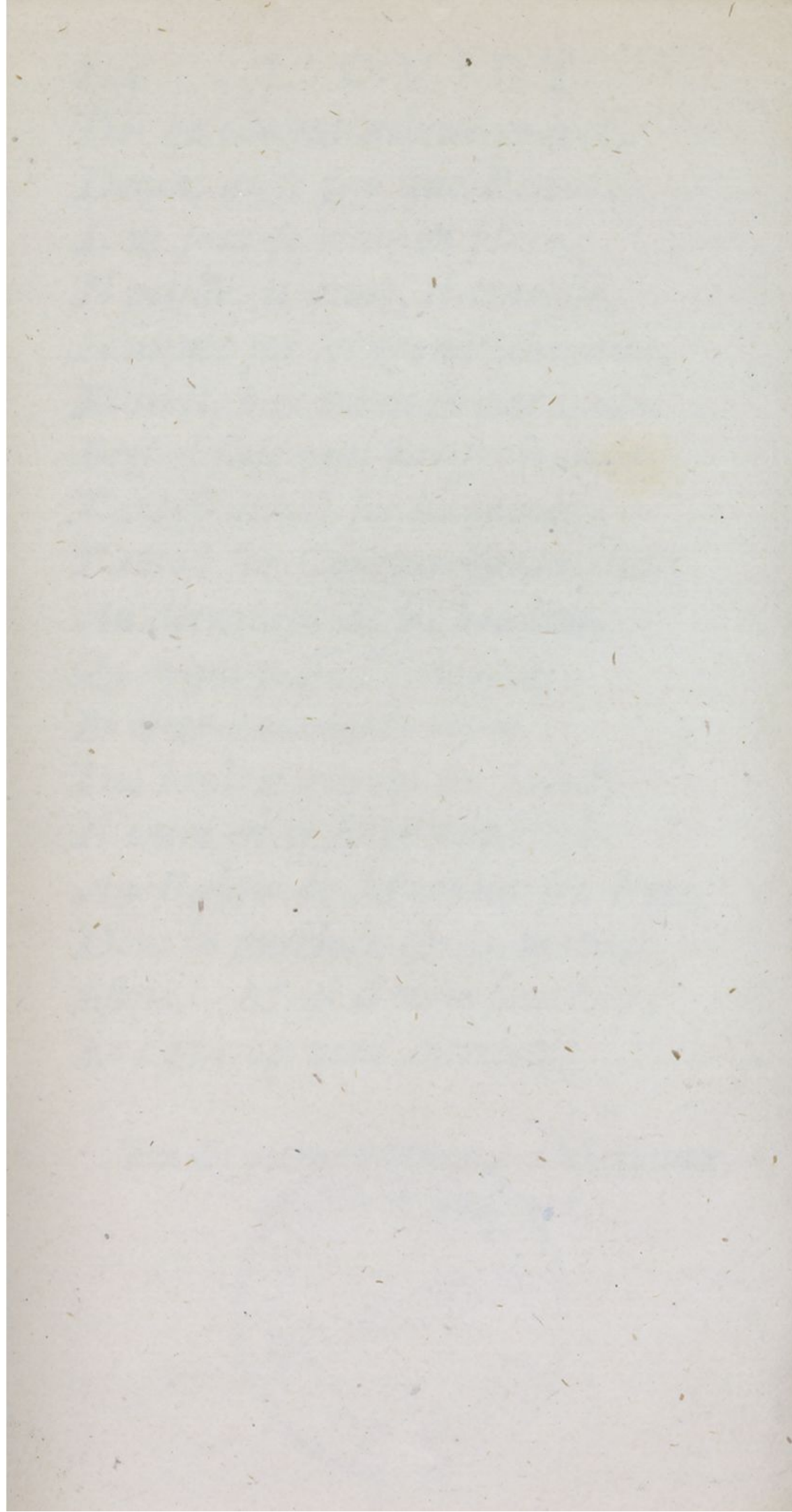
Après ces transports furieux,
Les bras estendus vers les Cieux
Par ce falot qui nous éclaire,
Dit-elle encor toute en colere,
Qu'aucun (sauf à nous excepter)
Ne sçauroit voir sans clignoter;
Je jure, pour t'oster de doute,
Aussi vray comme il nous escoute,
Qu'il est ton propre geniteur,
Malgré ce qu'a dit l'imposteur;
Que si ie mens, qu'il me punisse,
Qu'il m'aveugle, & que ie ne puisse
Jamais voir mes yeux éclairer
De ses rayons blonds & dorez:
Mais pour en faire plus d'enqueste,
Puis que tu n'en crois que ta teste,
Son Palais n'est pas beaucoup loin,
Le bout du Monde en fait le coin;
Prens quelque cheval de loüage,
Fais un paquet de ton bagage,
Et va-t'en, si le cœur t'en dit,
Demain le prendre au sault du lit
Pour t'en informer à luy même.
Ce fils quittant sa couleur blême,

*Dès qu'elle eut acheué ce mot,
Deuint aussi gay que Perrot;
Il ne peut se tenir en place,
Il petille, il court, il tracasse,
Il monte sur ses grands cheuaux,
Et trotte par monts & par vaux;
Bref il fait tant par ses journées,
Tantost monté sur haquenées,
Tantost sur Coureurs & Guildins,
Au détriment de ses boudins,
Qu'ayant passé l'Ethiopie,
Et cette Inde toute rostie
Des brulans rayons du Soleil,
Il entre en ce haut appareil
Au Palais de Monsieur son Pere,
Dont la structure & la matiere
Estoit .. Mais il nous faut finir,
Et c'est trop vous entretenir.*

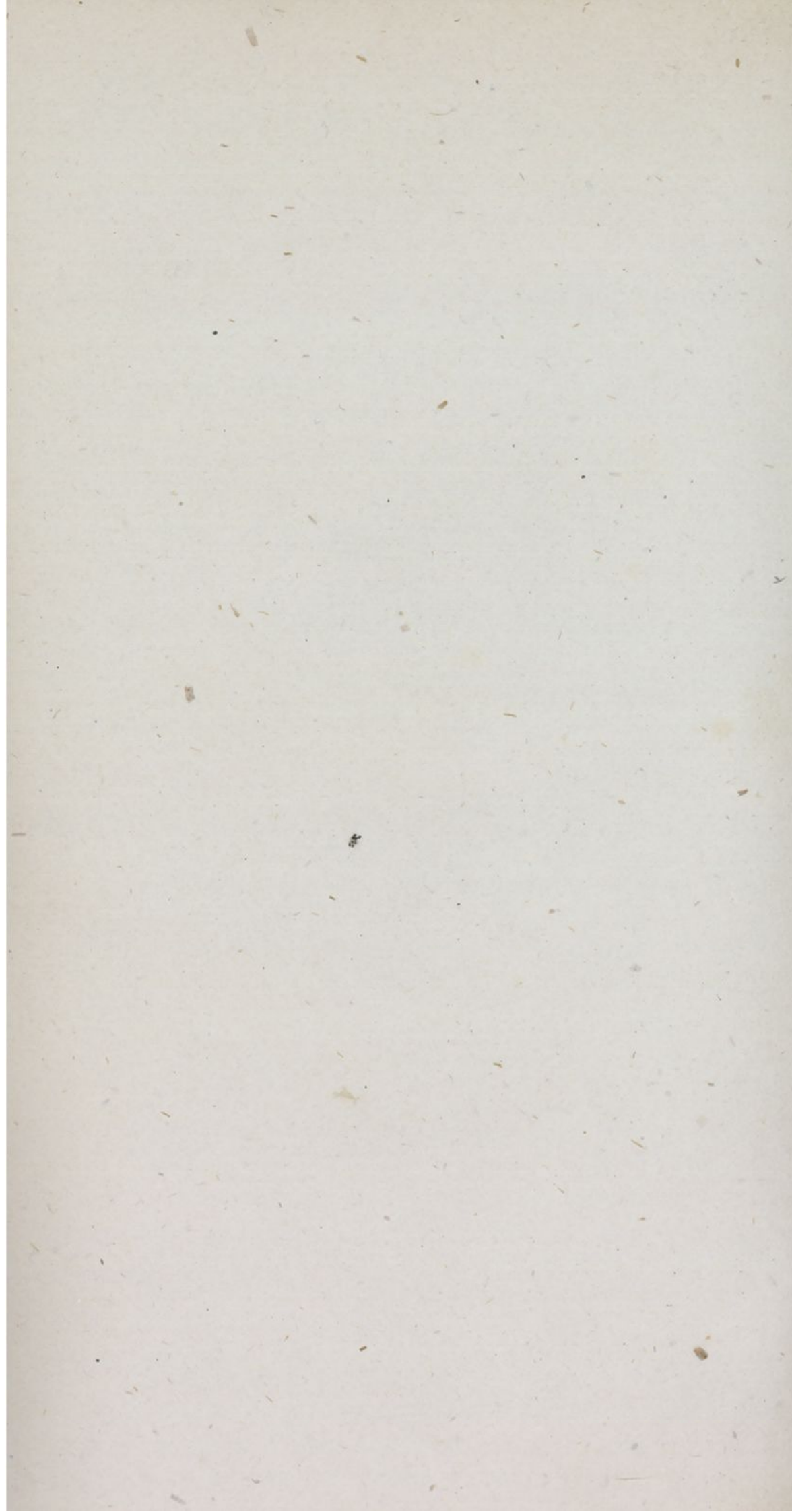
Fin du premier Livre des Metamor-
phoses Burlesques.

















1154271987

